

Le COURRIER de la SIELEC—n° 7

Sommaire

Hommages	P. 2
Point de vue	P. 4
<i>Orientalisme ! Encore ?</i>	p. 4
Revue des livres	P. 9
<i>2084, la fin du monde</i>	p. 9
<i>Des Vétérinaires au Maroc</i>	p. 11
<i>The First World Festival of Negro Arts</i>	p. 12
<i>Le Choc des décolonisations</i>	p. 14
<i>Les Prépondérants</i>	p. 16
Redécouvrir	P. 17
<i>Rencontre d'Homère et Sri Aurobindo</i>	p. 17
Etude	P. 19
<i>D'Albert Camus à Kamel Daoud</i>	p. 19
Document	P. 25
<i>Une Histoire méconnue</i>	p. 25
<i>Pour Izza</i>	p. 27
Débat	P. 31
<i>Un Orientalisme sans repentir ni nostalgie</i>	p. 31
Editions	P. 36
Agenda	P. 40

Si vous souhaitez contribuer à un
prochain numéro, prière d'envoyer les livres, articles, comptes rendus
ou toutes informations à :

rr-sielec@orange.fr

Adresse postale
19 rue Planet
30150 Roquemaure
France

L'association sur le net
www.sielec.net

Hommages

HOMMAGE A CHRISTIAN PETR (1951-2016)

Christian Petr nous a quittés le 3 juillet 2016 à Créteil.

Parmi les indianistes de la SIELEC, avec Léila Dor ou Guillaume Bridet, il était l'un des plus grands, des plus attachants (et l'introducteur de notre association aux Editions Kailash).

Né le 8 février à Paris, il était écrivain et Professeur de littérature générale et comparée à l'Université d'Avignon.

Il a séjourné en Inde, en ex-Yougoslavie à Sarajevo ou au Cameroun.

Il était également Président de l'association des *Amis de Roger Vailland*.

Grand spécialiste et écrivain de théâtre, il était Vice-président de la section avignonnaise des universités populaires du théâtre.

Il est l'auteur de nouvelles ou de préfaces, chez Gallimard, Bulletin de l'Urdla Kailash, Temps des cerises ou Editions du Rocher.

Ceux qui l'ont connu se souviennent d'un collègue (ou *camarade*) sympathique et attentif.

Il nous manque déjà.

Parmi ses œuvres, citons :

L'Inde des romans, Editions Kailash, 1995

Rêve indien, Editions Kailash, 1996

Ganesh, Editions kailash, 1999

Voleurs de vie, théâtre, Le temps des cerises, 2000

Bombay-Mumbai – promenade, Editions Kailash, 2002

François-Jean Lefebvre, chevalier de la Barre, voyou de qualité, Le temps des cerises, 2007

To(re)ro, Editions Atlantica, 2010

Je suis... Roger Vailland, Jacques André éditeur, 2012

LA SIELEC

LETTRE A MONSIEUR GEORGES BALANDIER *

ELSA GENESTE
(Diplômée de l'EHESS, enseignante,
Académie de Créteil)

Cher Monsieur Balandier,

Vous nous avez quittés il y a plus de deux mois maintenant et je voudrais ici vous écrire cette lettre que je projetais de vous envoyer quelques jours avant l'annonce de votre décès.

Nous nous sommes rencontrés à un séminaire à la Sorbonne dans lequel vous étiez venu présenter votre dernier ouvrage d'entretien. Vous aviez consacré cette séance à poser les jalons d'une connaissance du contemporain et à partager vos réflexions sur les modifications de notre rapport au temps induites par la diffusion des usages des nouvelles technologies. J'avais eu alors l'immense honneur et plaisir de dîner avec vous et de pouvoir vous écouter. D'abord, ce fut le récit du maquis, et puis, et surtout, celui de vos engagements en Afrique. Vous retraciez en détails vos rencontres avec ceux qui allaient jouer un rôle essentiel dans les indépendances et autour de la création de *Présence africaine*. A vous entendre, je comprenais que ces années-là avaient été les plus importantes de votre vie et qu'elles avaient gardé une intensité sur laquelle le temps n'avait pas prise.

Tandis que je vous faisais part de mes recherches sur René Maran, vous m'aviez raconté qu'à l'école, dans les années 1930, le titre de son roman amusait encore la jeunesse, qui se plaisait à y voir un jeu de mots érotique. Je vous imaginais alors, jeune collégien plaisantant à foison sur ce fameux « bats toi la ! ». Vous n'avez néanmoins pas eu le temps de me confier le secret qui semblait entourer, à vous croire, l'auteur si controversé de ce roman.

Aujourd'hui encore, lorsque j'étudie avec mes élèves de lycée certains de vos textes, et que je leur parle de votre parcours, de vos engagements successifs et de ce que vous avez apporté aux études et regards sur l'Afrique, je lis dans leurs yeux toute leur estime. Au récit de vos allers et retours entre l'Afrique et nos sociétés contemporaines, à l'idée qu'à quatre-vingt dix ans,

vous apportiez toujours et avec la même vivacité, votre contribution à la connaissance des évolutions de notre temps, ces jeunes esprits en quête d'adultes sont successivement surpris, impressionnés et portés au plus grand respect.

Vous êtes en effet parti en Afrique après la Guerre, non sans un certain écœurement à l'égard de l'Europe dans laquelle vous aviez grandi. L'Europe terrifiante des années 1930, celle de la défaite et de la collaboration françaises, celle de l'horreur nazie. Pour autant, ce départ d'une Europe déchue ne vous a jamais conduit à la construction d'une altérité radicale et exotisée. Vous avez échappé à l'adhésion idéologique et, sans doute parce que vous ne vous étiez pas départi de votre propre expérience historique, la critique ne vous a semble-t-il pas amené à adopter des postures aveugles. De ce détour par l'Afrique, vous êtes rentré avec une démarche de connaissance soucieuse de politique et d'histoire. Votre anthropologie politique se confrontait à la question du pouvoir, traçant aussi bien des singularités que certaines lignes de continuité entre Afrique et Europe.

Loin des oppositions binaires et des simplifications du réel, vous avez tenu le cap d'un universalisme vécu, au sens où vous avez su voir le Même dans l'Autre et l'Autre dans le Même, sans sombrer dans l'angélisme. Bien sûr, et on le comprend aisément si on accepte de se souvenir de ce que fut le 20^e siècle écoulé, vous avez, vous aussi, éprouvé le désenchantement. Mais le désenchantement n'est pas le désespoir, et votre attachement à comprendre les bouleversements de ce début de 21^e siècle en témoigne. Pas plus qu'il n'y avait eu de rupture entre les espaces que vous aviez explorés au siècle dernier, il n'y en avait entre ces deux siècles. L'attention portée à la fois au mouvement de l'histoire et aux continuités a été non seulement une orientation épistémologique, mais un véritable antidote contre toute forme d'acceptation et de renoncement.

Vous écrivez : « Connaître, c'est déjà agir ». Il ne s'agit pourtant pas pour vous d'exhorter le savant à s'associer au pouvoir. Vos engagements sont indissociables de vos travaux, au sens où vous affirmez que l'Histoire est un champ de possibles dans lequel la connaissance peut contribuer modestement à son écriture. Votre exigence d'une analyse critique libre porte en elle l'assurance que rien n'est joué d'avance et que nous

sommes irrémédiablement les acteurs du monde, même désordonné, à condition de cultiver une réflexivité inquiète et vive aux aguets de la complexité.

Pour tout cela, je vous remercie. Il nous revient maintenant la tâche de transmettre tout ce qu'incarne votre trajectoire en ces temps de plus en plus incertains.

* Georges Balandier nous a quittés le 5 octobre 2016 à Paris

Collection « Autrement Mêmes »

Il m'est difficile de mesurer l'intérêt que portent les membres de la SIELEC à la collection « Autrement Mêmes ». Certes, tous les volumes ne concernent pas directement l'époque coloniale, mais la plupart, si. Les échos qui me parviennent sont habituellement positifs, mais la part du plaisir qu'on veut me faire y est sans doute pour quelque chose. L'éditeur reçoit des compliments sur la qualité des ouvrages et me les transmet quand je passe le voir, mais ce que je reçois plus souvent sont ses lettres de reproche sur la petite vente. Lui ne compte faire aucun effort au-delà de son site et laisse aux auteurs et au directeur de la collection de faire la publicité nécessaire.

Or l'aventure ne peut se poursuivre, je le reconnais, que grâce à ses ventes et les statistiques me prouvent que, notamment dans le cas de rééditions de textes de la période coloniale, ceux qui devraient être le plus intéressés n'ont pas songé à en demander l'achat par leur BU. Je n'ignore pas les difficultés budgétaires des bibliothèques, mais la collection ne survit que grâce à de tels achats. Même si tel titre ne concerne pas directement les recherches des membres de la SIELEC, leurs étudiants et d'autres chercheurs à l'avenir pourront y découvrir de l'intérêt. Je sais de source sûre que la collection a inspiré des recherches, voire des vocations, et il ne faudrait pas sous-estimer de telles possibilités. Je compte sur vous pour faire connaître – et faire acheter ! – autant de titres que possible.

Roger Little (Directeur de la collection)

Point de vue

ORIENTALISME ! ENCORE ? *

Gérard Chalaye (SIELEC, Maroc)

« L'orientalisme mort de sa belle mort » (OS), n'est certes plus un scoop, même si, comme le dit, très bien, Jean-Claude Vatin, « nous n'en finissons pas de payer le passif de sa succession » (AOV, 7). Ce cadavre, pourtant, « bouge encore » et semble éternellement ressusciter, comme le prouvent des publications récentes et incessantes. C'est ce phénomène que nous voulons, ici, interroger en prenant, comme « symptôme », le Prix Goncourt 2015, roman qui servira, de point de départ, à notre divagante « exploration en abyme ».

(Sadegh) Hedayat à Paris

Dans *Boussole*, en effet, Mathias Enard, romancier diplômé d'arabe et de persan, met encore, en scène, des « orientalistes » : Franz, Sarah, Bilger, Faugier, Gilbert de Morgan et quelques autres. Raphaëlle Leyris précise néanmoins qu'Enard « n'oublie surtout pas, non plus de rappeler que l'Orient est une fiction, une invention de l'Occident » (SO). Domination, invention ..., tels sont, en effet, les fléaux, depuis longtemps identifiés, de cette discipline (en est-ce encore une ?) dont l'histoire est désormais tracée. Pourquoi alors cet entêtement, pour ne pas dire cet « acharnement thérapeutique » à produire, avec ce livre primé, une véritable Somme orientale ?

Le roman débute, dans la plus pure tradition universitaire, par l'évocation de la « thèse de doctorat imprimée et reliée en Skivertex rouge, deux forts volumes de trois kilos chacun » (B, 9) soutenue, en Sorbonne, par Sarah, concernant les Aventuriers, savants, artistes et voyageurs occidentaux en Orient : on ne pouvait pas imaginer sujet volontairement plus rabattu ! Mathias Enard s'offre le luxe de citer, textuellement, la peu académique introduction de Sarah, évoquant le suicide, le 9 avril 1951, de l'écrivain iranien Sadegh Hedayat « qui l'amena à ouvrir le gaz, en grand, dans son appartement de la rue Championnet à Paris, un soir justement de grande solitude, un soir d'avril, très loin de l'Iran, très loin, avec pour seule compagnie quelques poèmes de

Khayam » (B, 9). Hedayat laisse « son roman *La Chouette aveugle*, depuis longtemps achevé (première publication à Bombay, en persan, en 1936 !), et qui lui vaudra, deux ans après sa mort, l'admiration d'intellectuels français (les surréalistes en particulier) qui n'avaient jamais rien lu de l'Iran » (BE, 9) :

« L'éditeur José Corti publiera *La Chouette aveugle* peu après *Le Rivage des Syrtes* ; Julien Gracq connaîtra le succès quand le gaz de la rue Championnet venait de faire son effet, l'an 1951, et dira que *Le Rivage* est le roman de "toutes les pourritures nobles", comme celles qui venaient d'achever de ronger Hedayat dans l'éther du vin et du gaz. André Breton [anticolonialiste notoire] prendra parti pour les deux hommes et leurs livres, trop tard pour sauver Hedayat » (BE, 9).

1951, 1953, Corti, Hedayat, Gracq, Khayam, Breton, plus tard Kafka, Pessoa, Anne-Marie Schwarzenbach ..., cette violente mise en abyme "multiculturelle" nous entraîne, soudain, assez loin des simples voyageurs occidentaux de Sarah, comme le note l'auteur relayant les interrogations du jury : « Sarah avait été furieuse, au moment de la soutenance de sa thèse, qu'on lui reproche le ton romantique de son préambule, et ce parallèle, absolument hors-sujet, avec Gracq et Kafka » (BE, 11). Elle nous en donne pourtant la clé, expliquant que « si nous entrons dans ce travail par Hedayat et sa *Chouette aveugle*, c'est que nous nous proposons d'explorer cette fêlure, d'aller voir dans la lézarde, de nous introduire dans l'ivresse de celles et ceux qui ont trop vacillé dans l'altérité » (BE, 11). Le tour de force de Sarah / Mathias Enard est que, cette fois, leur thèse / roman ne s'enracine plus seulement dans le voyage / exploration d'un Européen, mais aussi dans l'exil / suicide d'un écrivain iranien, rue Championnet à Paris, en 1951. Le petit homme à lunettes, si silencieux qu'il en devenait invisible, presque transparent (comme Fernando Pessoa) « rejoint les grands noms qui l'entourent au Père-Lachaise » (BE, 10). Petit-fils du célèbre poète et critique Reza Qouli Khan Hedayat, Sadegh (1903-1951) naquit, en effet, à Téhéran le 17 février 1903. Il fit ses études en France, où il connut ses premières joies et ses premières douleurs, écrivit ses premières œuvres et déjà tenta le suicide. Ce furent ensuite de longues et mornes années à Téhéran. Dans les derniers jours de 1950 enfin, son grand rêve se réalise. Il est à Paris. Il s'y re -

-trouve avec transport, en baise les pierres, comme il le confie à un intime. Mais il a fixé son destin. Il ne rentre en France que pour les préparatifs d'un plus grand départ.

Sadegh Hedayat, radicalement athée, chose rarissime en Iran, et qui a « consacré un essai tonique et documenté à Omar Khayam, affirme que celui-ci, "de sa jeunesse à sa mort, est resté matérialiste, pessimiste, agnostique" », tout comme lui-même (*RV, XI*). Hedayat lit, réédite et présente remarquablement *L'astronome qui ne croyait pas au ciel* (*RV, I*), le seul poète qu'il aime vraiment et qui a vécu lorsque selon André Velter, « islamisée depuis quatre siècles, la Perse était déjà grandement dépossédée d'elle-même » (*RV, IX*).

Pour survivre, Hedayat adopte la même attitude que Khayam avait adoptée, « attitude de repli, optant définitivement pour une forme de résistance passive : peu de mots proférés hors du cercle des amis intimes » (*RV, X*). Quant au roman de Hedayat, *Bouf-é-kour* (*La Chouette aveugle*), il « a été publié à Bombay en 1936 à un très petit nombre d'exemplaires ronéotypés et n'a connu pendant longtemps qu'une diffusion intentionnellement confidentielle » (*CAL, 17*). Le narrateur de *La Chouette aveugle*, au terme de son voyage en Europe et à Paris en particulier, se retrouve intérieurement, coupé de l'évolution de sa civilisation originelle et de ceux qu'il nomme "la canaille", intérieurement scindé dans une véritable schizophrénie psychanalytique culturelle, ou une acculturation orientaliste ("occidentaliste" ?) inversée : « Je figurais au milieu de la canaille, le représentant d'une race inconnue » (*CAH, 138*). Selon Sarah / Enard, « sa vie ne lui semble pas digne d'être poursuivie ici ou là-bas – la perspective de rentrer à Téhéran lui est aussi insupportable que celle de rester à Paris, il flotte, il flotte dans ce studio qu'il a tant de mal à obtenir, rue Championnet à Paris, Ville Lumière, dans laquelle il en voit si peu » (*BE, 270*).

L'une des ruptures essentielles du voyageur Hedayat porte, en effet, sur l'islam sociologique, tel qu'il évolue en Iran et c'est bien « l'objet Islam » qui finit par faire problème chez Hedayat, Enard et finalement dans *Boussole*. Omar Khayam dit bien « avec Lucrèce, que la création est "une immense machinerie construite fortuitement" qui n'a que le hasard pour agent »

(*RV, XV*).

Contrairement à la « sveltesse » transcendante et donc verticale de l'islam iranien qu'évoque Corbin, Hedayat déploie, dans *La Chouette aveugle*, une vision horizontale et totalement spinoziste du réel. Accompagnant cette solitude morbide de l'incroyant, l'orientalisme a désormais tout à voir avec la nostalgie et l'exil qu'il figure, symbolise et anticipe, devenant la discipline de l'exil et de la mort des cultures, ainsi que le revendique Hedayat, proclamant que « seule la mort ne ment pas [...]. Nous sommes les enfants de la mort » (*CAH, 154*) : Orientalisme ... science de la guerre et de la mort ? Sarah « s'est penchée sur le cas Khayam à travers le commentaire et l'édition de Sadegh Hedayat, un Khayam réduit à l'essentiel, réduit aux quatrains provenant des recensions les plus anciennes » (*BE, 325*). Et derrière Khayam, il y a Fernando Pessoa qui composera au long de sa vie près de deux cents quatrains inspirés par sa lecture de la « traduction de Fitzgerald. Sarah avouait sans peine, que ce qu'elle préférait de Khayam, c'était l'introduction de Hedayat et les poèmes de Pessoa ; elle aurait volontiers rassemblé les deux en fabriquant un assez beau monstre, un centaure ou un sphinx, Sadegh Hedayat introduisant les poèmes de Pessoa, à l'ombre de Khayam » (*BE, 326*).

Fernando Pessoa, en effet, après un simple séjour, de sept à dix-sept ans, en Afrique du Sud, au Natal, alors colonie anglaise, où sa mère était allé rejoindre son second mari, nommé consul du Portugal à Durban, pendant trente ans, jusqu'à sa mort, n'a plus quitté la partie centrale de Lisbonne (bien connue de tous les touristes) qui s'étend le long du Tage, du château Saint-Georges à l'est au port d'Alcantara à l'ouest. Mais comme il le dit, « qui donc, s'il est portugais, peut vivre dans l'étroitesse d'une seule personnalité, d'une seule nation, d'une seule foi ? » (*PB, 15*). Il était « depuis son enfance, gagné à cette doctrine d'essence spiritualiste qui a fait fortune dans son pays sous le nom de sébastanisme » (*GTG, 20*). Cette interprétation doit aboutir après la chute des quatre royaumes transitoires de la vision (Grèce, Rome, Chrétienté, Europe), à la suprématie « d' "un empire sans fin dont la domination ne passera jamais à un autre peuple » (*GTG, 20*).

Aldo au Farghestan

1951 est donc l'année où Sadegh Hedayat se suicide, à Paris, mais aussi celle de la publication du *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq (futur Prix Goncourt), chez l'éditeur mythique José Corti. Julien Gracq, né le 27 juillet 1910, a rencontré, en 1932, un véritable choc intérieur, en découvrant le *Nadja* d'André Breton, avant de publier tous ses livres, chez Corti, en commençant par le *Château d'Argol*, en 1937. Le mot Syrte (en arabe Surt ou Sert, du latin Syrtis) est un emprunt au grec ancien Surtis. Mentionné par Hérodote, il désigne un amas de sable et de rochers. Le nom de cette ville vient du nom du golfe qui la borde, autrefois appelé Syrtis Maia, c'est-à-dire La Grande Syrte. C'est une ville libyenne, située sur la côte méditerranéenne du pays, et plus précisément le Golfe de Syrte. Comme le reste du pays, la région acquiert son indépendance en 1951. La Petite Syrte désigne le Golfe de Gabès en Tunisie et les Syrtes d'Homère (ou pays de Lotophages), identifiés par Hérodote, sont assimilés à l'île de Djerba.

Iran, Tunisie, Libye, Farghestan ..., la mise en abyme se poursuit donc chez Gracq qui dresse, avec Orsenna, le portrait d'une antique cité coloniale italienne car « la Seigneurie d'Orsenna vit comme à l'ombre d'une gloire que lui ont acquise aux siècles passés, le succès de ses armes contre les Infidèles et les bénéfiques fabuleux de son commerce avec l'orient » (RS, 7). Orsenna entretient d'ailleurs activement sa culture impériale puisque « les érudits avaient pu dresser un catalogue fort imposant des seuls récits du folklore relatifs au Farghestan » (RS, 15). C'est, au départ, une cité décadente, frileuse, agrippée à son confort, fuyant le conflit à tout prix, et dont Marino essaye de préserver la paix et la bonne conscience, au moyen même de petites lâchetés et de grands reniements : « Je hais Orsenna, tu le sais. Sa complaisance, sa sagesse, son confort, son sommeil. Mais j'en vis aussi. Et j'ai eu peur » (RS, 102), affirme Vanessa. État somnolent, déjà entré dans un processus morbide, Orsenna est agonisant mais « un État ne meurt pas, ce n'est qu'une forme qui se défait » (RS, 318). Et comme tous les empires décadents, Orsenna semble désormais attendre les barbares, comme dans le dialogue entre Daniello et Aldo : « - Il est temps que les trompettes sonnent et que les cavaliers entrent par la brèche, les beaux cavaliers qui sentent l'herbe sauvage et la nuit fraîche avec leurs yeux d'ailleurs et leurs man-

-teaux soulevés par le vent. - Sans doute, fis-je avec nervosité. Et un moment après, les têtes fleurissent au bout des piques » (RS, 318). En face, au Farghestan, c'est une autre durée à la Ibn Khaldoun, une autre temporalité holiste et sacrale qui persiste. *Quelle heure est-il là-bas ?* (QH) peut-on effectivement s'interroger avec Serge Gruzinski : « Une vague mystique, née dans le creux de ses déserts, fond ensemble toutes les passions pour faire un moment, du Farghestan, une torche aux mains d'un conquérant ambitieux » (RS, 13). Et c'est à cette sacralité, qu'il croyait expulsée, de l'horizon de sa pensée et de ses considérations, par l'esprit critique, que l'État d'Orsenna, en la personne d'Aldo, va se trouver soudain confronté : « Il y aurait eu de grands changements au Farghestan. Quelqu'un ou plutôt quelque chose aurait pris le pouvoir – Et là-dessus, l'accord est universel et énergique – Ce quelqu'un – Ce quelque chose – Ce changement – ne présageait rien de bon pour Orsenna » (RS, 94).

C'est un phénomène religieux mystique de masse qui est, en fait, ici, décrit par Belsenza : « L'idée pour autant qu'on puisse y voir clair, serait plutôt qu'une espèce de pouvoir occulte, disons de société secrète aux buts mal précisés – mais certainement exorbitants, inavouables – aurait réussi à subjuguier le pays, à en faire sa chose, à mettre la main sans que rien la dénonce sur tous les rouages du gouvernement » (RS, 96). Et face à cette vague mystique identitaire, c'est un processus de peur qui s'enclenche dans Orsenna : « Vous avez peur ! Peur ! Peur ! Vous me battez parce que vous avez peur. Peur ! Peur ! Peur ! » (RS, 156), proteste la victime torturée que l'on a voulu faire taire par la force. En peignant le Tängri de Réage, c'est finalement une vision, dantesque et apocalyptique, de guerre moderne que dessine Julien Gracq : « Comme le piédestal, la pyramide brasillante et tronquée d'un autel qui laisse culminer dans la pénombre, la figure du dieu, l'espaler de lumières finissait à cette lisière inégale. Et très haut, très loin au-dessus de ce vide noir, dressé à une verticale qui plombait la nuque, collé au ciel d'une ventouse obscène et vorace, émergeait d'une écume de néant, une espèce de signe de fin des temps » (RS, 216). « Est-il possible que vous ayez vécu ici des années, sachant qu'il y avait cela en face comme si de rien n'était ! » (RS, 267), ne peut manquer de s'excla -

-mer Aldo.

(Annemarie) Schwarzenbach à Palmyre

D'un côté, un écrivain qui va chercher sa mort en Europe, de l'autre, un héros qui va jouer sa vie en Orient. Par un curieux chassé-croisé, Aldo cherche une forme de suicide au Tängri de Réage, au Farghestan, tandis que Sadegh (Hedayat) trouve le sien, en France, à Paris. C'est ainsi que dans *Boussole*, Orient et Occident se croisent dans une étrange figure inversée. Et c'est justement ce jeu original de mise en abyme qui fait la particularité de « l'orientalisme » de Mathias Enard qui, encore une fois, pourrait presque se nommer un « occidentalisme ». La thèse de Sarah « peut se lire comme un catalogue de mélancoliques, le plus étrange des catalogues d'aventuriers de la mélancolie, de genres et pays différents, Sadegh Hedayat, Annemarie Schwarzenbach, Fernando Pessoa, pour ne citer que ses préférés, qui sont aussi ceux auxquels elle consacre le moins de pages, contrainte qu'elle est par la Science et l'Université à coller à son sujet, aux visions de l'autre entre Orient et Occident » (B, 50). Il faut ajouter Annemarie Schwarzenbach.

En effet, à l'Hôtel Baron de Palmyre, « Sarah était heureuse d'y retrouver l'ombre d'Annemarie Schwarzenbach, sa suissesse errante, qui y avait promené son spleen pendant l'hiver 1933-1934 » (BE, 109). Petite-fille du général Ulrich Wille, Annemarie Schwarzenbach (1908-1942), écrivaine, journaliste et aventurière suisse, est née à Zurich le 23 mai 1908, dans une famille de la haute-bourgeoisie. Après une jeunesse recluse en écriture, en partie à cause de ses tendances homosexuelles, elle étudie, à partir de 1927, l'histoire et la littérature à Zurich et à Paris et commence à écrire des articles pour la presse helvétique. En 1930, elle se lie d'amitié avec Klaus Mann et Erika Mann, les enfants de Thomas Mann, et elle les soutient dans leur lutte contre le nazisme. Elle obtient son doctorat et publie son premier roman, *Les Enfants de Bernhard*. En octobre 1933, elle se rend en Perse (où elle séjournera à quatre reprises en l'espace de six ans), en compagnie d'un groupe d'archéologues et y tient un journal publié en 1934, *Un Hiver au Proche-Orient*. Elle entame une série de nouvelles, *Orient Exils* et se marie avec Claude Clarac qui décide de passer l'été dans une vallée à 2500 mètres d'altitudes, *La Vallée heureuse*, où elle écrit *La Mort en Perse* (seulement pu -

-blié en 1995). En 1939-1940, profitant de la neutralité suisse alors que l'Europe s'enfonçait de nouveau dans la guerre, elle voyage en Ford, avec Ella Maillart, de Genève à Kaboul, en passant par l'Iran (Où est la terre des promesses?). Après un séjour au Congo belge, elle retourne en Suisse en 1942 où elle trouve une mort accidentelle, le 15 novembre, à l'âge de 34 ans. Elle avait auparavant avoué : « J'ai essayé par tous les moyens de vivre en Perse mais ce fut un échec » (MP, 97).

La description qu'Ella Maillart donne d'Annemarie « dans *La Voie cruelle* n'est pourtant pas propre à susciter la passion : une droguée geignarde, jamais contente, d'une maigreur malade » (BE, 194). « J'ai lu le récit de son voyage avec Ella Maillart de Suisse jusqu'en Inde » (BE, 353), précise le narrateur, forcé de reconnaître que ce voyage, comme ceux d'Alexandra David-Néel est essentiellement initiatique, ainsi que le proclame Ella Maillart : « Nous étions semblables dans notre dévotion envers quelque chose que nous ne pouvions pas nommer [...]. On pourrait appeler cela de l'égoïsme mais je commençais à voir que notre soumission totale ne pouvait s'offrir qu'à un absolu devant lequel nous ne compterions plus » (VC, 130).

Pourtant ce « qui intéressait surtout Sarah à Palmyre, au-delà de l'éblouissante beauté des ruines et les monstruosité du régime Assad, c'étaient les traces du séjour d'Annemarie Schwarzenbach et son étrange logeuse Marga d'Andurain » (BE, 129). Elle était enchantée « sur les traces d'Annemarie Schwarzenbach et de Marga d'Andurain, la troublante reine de Palmyre qui avait dirigé, aux temps du Mandat français sur la Syrie, l'hôtel Zénobie » (BE, 124), de pouvoir vivre, à quelques détails près, leurs aventures (BE, 117). Parmi ces œuvres, il faut faire un sort particulier à « la nouvelle d'Annemarie Schwarzenbach des *Beni Zainab*, la rencontre à Palmyre avec Marga d'Andurain » (BE, 169). Les nouvelles « *Beni Zainab* et *La Mission* sont d'ailleurs la transposition littéraire d'épisodes vécus » (OEM, 13). Annemarie Schwarzenbach écrivait, à propos de Marga d'Andurain, que « c'est terrible d'être son ami » (BZ, 89).

Annemarie Schwarzenbach, Hedayat, Khayam, Pessoa, Kafka ..., les ultimes transfuges d'empires, antiques ou moins anciens, perse, portugais, autrichien ..., traversant les frontières,

vivent (ou tuent), en fait, un orientalisme de la nostalgie, de la perte inguérissable de l'ailleurs ni vraiment exotique ni entièrement présent. Enard rappelle que Hedayat écrit à la fin des années 1920 « avant de lire et de traduire Kafka, avant de présenter Khayam [...]. Il a détruit ses manuscrits, peut-être plus courageux que Kafka, peut-être parce qu'il n'a aucun Max Brod sous la main » (BE, 11). Dans *Boussole*, Sarah « avait bien évidemment relevé tous ces petits liens qui unissaient ses personnages : Kafka apparaît dans sa thèse pour deux de ses nouvelles, *Dans La colonie pénitentiaire* et *Chacals et Arabes* ; pour Sarah, le déplacement kafkaïen est intimement lié à son identité-frontière » (BE, 106).

Mais en 2015 (date de la publication), la contradiction « féconde » ne semble plus se vivre que sur le mode de la violence effroyable de la guerre et des combats meurtriers et fratricides, comme le constatent amèrement les orientalistes de *Boussole*. Cela semblerait confirmer la menace voilée de l'envoyé du Farghestan, dans *Le Rivage des Syrtes*, pour qui « il n'y a pour les peuples, qu'une seule espèce de rapports intimes » (RS, 237). Bien sûr sur un tel sujet, Enard ne peut faire l'impasse sur Edward Saïd. Pourtant Sarah propose une toute autre vision de l'orientalisme : Sarah (/ Enard ?) persiste et signe toujours [et c'est là toute l'originalité de sa thèse en abyme - Gracq, Breton, Hedayat, Khayam, Pessoa, Kafka, Schwarzenbach ...] la déclaration que « l'injustice coloniale entretient avec les savoirs orientalistes le même type de relations que les chacals avec les Arabes, dans la nouvelle de Kafka ; ils sont peut-être inséparables, mais la violence des uns ne peut en aucun cas être mise sur le compte des autres » (BE, 106).

Finalement, dans *Boussole*, l'orientalisme demeure plus un fantasme assumé qu'une science et l'Orient d'Enard, un Orient de la solitude, de la mélancolie et de la perte. François Pouillon s'interroge : « Disparu l'orientalisme ? Comme discipline, certainement » (AOP, 35). L'orientalisme n'est certes plus une science mais pourquoi pas une culture (avec sa part fantasmagorique comme toutes les cultures), sauvegardant, comme l'écrit Sarah [Enard] dans sa thèse [à propos de Hedayat], « une volonté de se fissurer l'être jusqu'au bout » ? Peut-être, peut-on conclure, de l'orientalisme, la même chose que de la modernité : « Après l'orientalisme, encore l'orientalisme » ?

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- (AOP), POUILLON François, *Mort et résurrection de l'orientalisme*, in *Après l'orientalisme, l'orient créé par l'orient*, François Pouillon et Jean-Claude Vatin (éd.), IISMM-Karthala, Paris, 2011
- (AOV), VATIN Jean-Claude, *Après l'orientalisme, l'orient des orientaux ?*, in *Après l'orientalisme, l'orient créé par l'orient*, François Pouillon et Jean-Claude Vatin (éd.), IISMM-Karthala, Paris, 2011
- (AS), MIERMONT Dominique Laure, *Annemarie Schwarzenbach ou le mal d'Europe*, Petite bibliothèque Payot, Payot & Rivages, Paris, 2012
- (BDM), DELARUE-MARDRUS Lucie, *El Arab, l'Orient que j'ai connu*, in ENARD Mathias, *Boussole*, Arles, Actes Sud, 2015
- (BE), ENARD Mathias, *Boussole*, Arles, Actes Sud, 2015
- (BZ), SCHWARZENBACH Annemarie, *Beni Zainab*, in SCHWARZENBACH Annemarie, *Orients exils*, nouvelles, trad. D.-L. Miermont, Paris, Payot, 2000
- (CAH), HEDAYAT Sadegh, *La Chouette aveugle*, roman traduit du persan par Roger Lescot, Paris, José Corti, 1953
- (CAL), LESCOT Roger, Introduction à Hedayat Sadegh, *La Chouette aveugle*, roman traduit du persan par Roger Lescot, Paris, José Corti, 1953
- (CEA), KAFKA Franz, *Chacals et Arabes*, in *Dans la colonie pénitentiaire et autres nouvelles*, GF-Flammarion, Paris, 1991
- (GTP), PESSOA Fernando, *Le Gardeur de troupeaux*, nrf, Paris, Poésie / Gallimard, 1987
- (GTG), GUIBERT Armand, *Fernando Pessoa*, in PESSOA Fernando, *Le Gardeur de troupeaux*, nrf, Paris, Poésie / Gallimard, 1987
- (HPO), SCHWARZENBACH Annemarie, *Hiver au Proche-Orient*, Petite bibliothèque Payot/ Voyageurs, Paris, 2008
- (MP), SCHWARZENBACH Annemarie, *La Mort en Perse (Tod in Persien)*, trad. D.-L. Miermont, Paris, Payot, 1997
- (N), BRETON André, *Nadja*, Folio, Gallimard, Paris, 1964
- (OE), SCHWARZENBACH Annemarie, *Orients exils*, nouvelles, trad. D.-L. Miermont, Paris, Payot, 2000
- s MIERMONT Dominique Laure, Introduction à SCHWARZENBACH Annemarie, *Orients exils*, nouvelles, trad. D.-L. Miermont, Paris, Payot, 2000

(OG), GIBB H. A. R., *Area Studies Reconsidered*, in Saïd Edward W., *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, La Couleur des idées, Paris, Seuil, 1978-2005

(OS), SAID Edward W., *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, La Couleur des idées, Paris, Seuil, 1978-2005

(P), VEYNE Paul, *Palmyre, L'irremplaçable trésor*, Histoire, Points, Paris, Seuil, 2016

(PB), BRECHON Robert, *L'Inconsolé*, in Pessoa Fernando, *Je ne suis personne*, une anthologie, Christian Bourgeois éditeur, 1994

(PP), PESSOA Fernando, *Je ne suis personne*, une anthologie, Christian Bourgeois éditeur, 1994

(QH), GRUZINSKI Serge, *Quelle heure est-il là-bas ?*, Paris, Seuil, 2008

(RK), KHAYAM Omar, *Rubayat*, nrf, Paris, Poésie / Gallimard, 1994

(RS), GRACQ Julien, *Le Rivage des Syrtes*, Paris, José Corti, 1951

(RV), VELTER André, *L'Astronome qui ne croyait pas au ciel*, préface à Khayam Omar, *Rubayat*, nrf, Paris, Poésie / Gallimard, 1994

(SO), LEYRIS Raphaëlle, Mathias Enard, *La splendeur orientale*, Le Monde, vendredi 4 septembre 2015

(TP), SCHWARZENBACH Annemarie, *Où est la terre des promesses ?*, Voyageurs / Petite bibliothèque Payot & Rivages, Paris, 2004

(VC), MAILLART Ella, *La Voie cruelle*, Payot & Rivages, Paris, 2001

Revue des livres

2084

La fin du monde

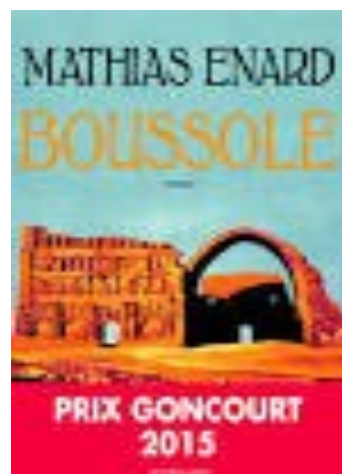
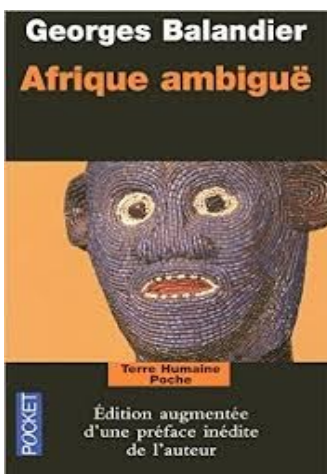
BOUALEM SANSAL *

L'auteur du *Serment des barbares*, à bien des égards, nous plonge ici dans le brouillard.

L'arithmétique référentielle du titre de ce dernier roman rappelle la fiction d'Orwell tout en paraissant suggérer l'anticipation de la vie de nos petits-enfants. Si l'affinité avec le monde totalitaire de *Nineteen Eighty-Four* se confirme d'emblée, à travers les thèmes de la guerre ou de la surveillance sociale, le repère temporel 2084 est d'abord mentionné dans le récit lui-même comme une pure abstraction, coupée de tout calendrier en amont comme en aval, mais tenue, sans contradiction, pour l'année de naissance de l'Abistan, empire global dont il est ici question. Se brouille ainsi la rigoureuse séparation des années que semble impliquer un titre aussi précis, et qui rend possible leur succession et leur continuité.

Le brouillard s'étend alors aux frontières génériques de la fiction - satire ? anticipation ? conte philosophique ? - comme à son rapport à notre réalité. Car de quoi s'inspire cet *Abistan* futur ou supposé tel, avec ses polices religieuses, ses *burniqabs* couvrant les femmes, ses exécutions publiques dans les stades de criminels ou mécréants, sinon du fascisme chariatique qu'incarnent, sous différentes formes, certains régimes politico-religieux autoritaires qui défraient si souvent nos chroniques, l'Arabie Saoudite, l'Afghanistan des Talibans, ou le Califat de Rakka/Mossoul ?

Ayant ainsi embrouillé la frontière fiction/réalité, Sansal, Algérien sceptique, joue malicieusement à cache-cache avec l'islam, mot qui n'apparaît jamais dans son texte, là où un Houellebecq choisissait au contraire, dans une anticipation comparable et tout à fait contemporaine, mais à plus court terme et de portée moins globale, de mettre la clé sur la porte (S). La satire est d'abord théologico-politique, derrière l'apparent brouillage du catéchisme : Dieu (Yölah = Yahvé + Allah), son Délégué/Messager (Abi, « mon père » en arabe), mystérieusement immortel, ou cru tel, en Abistan, le *Gkabul* (nom qui rappelle l'Afghanis -



-tan et réfère à la fois à la religion et au livre sacré en Abistan), les V (djinns omniscendants dont le nom évoque les vils sauriens extraterrestres d'une série télévisée), les mockbas (mosquées), le Jobé (JOUR BÉNI du départ en pèlerinage), le Diable (Chitan/Balis = Chaytan/Iblis), les *makoufs* (pour *kuffâr*, mécréants), etc.

De façon moins saillante, mais sans doute plus profonde, la puissance satirique du roman s'étend aux effets sociaux, dans la vie quotidienne de l'Abistan, des rites et rythmes qu'on lui impose, de cette colonisation sociale et mentale : le vide, l'ennui, le brouillard social, moral et intellectuel. Bien des pages descriptives renvoient ainsi, de façon plus subtilement critique, à cet ennui propre aux sociétés arabo-musulmanes, à cette Algérie où vit l'auteur. Sociétés où ne prévaut pas encore la charia intégrale, mais rendues vides et monolithiques parce qu'y règnent déjà l'attente, la misère, la débrouille, la résignation, la corruption de tous les jours, le brouillage progressif des frontières morales. Vif plaisir pour le lecteur, la langue qui rend ces pauvretés est d'une grande richesse, ressuscitant avec bonheur des archaïsmes, transformant en nécessaire des vieilleries, à l'image de tous ces personnages anonymes, indigents et incolores qu'elle peint, « acagnardés » (p. 57) le long d'un sentier de caravane. Le roman gomme la frontière entre théologique et social, cette dictature religieuse spectaculaire apparaît obstinément corrélée à la misère. *2084* se déploie ainsi comme un tableau, le tableau schématique de cauchemars sociaux et politiques contemporains, ou bien d'un autre, futur, qui nous menacerait tous, étendu à la terre entière par ces guerres saintes, passées ou présentes, auxquelles le texte fait constamment référence. Mais *2084* est aussi, sur un mode mineur, un récit. Sur un mode mineur car l'habile brouillard littéraire, entretenu par l'affinité des noms propres, recouvre là encore la frontière entre les intérêts d'Ati, personnage saillant de ce récit, ses doutes, l'énergie dramatique qu'il porte, et les intérêts d'Abi, de l'Abistan, de l'*abilang* - novlangue abistanaise -, de cet Appareil statique qui fait l'objet du tableau critique. « Ati » est le premier mot du roman, mais le personnage sitôt nommé disparaît ensuite pendant 13 pages, écrasé sous le tableau compresseur de l'Abistan, plus ou moins issu de sa méditation. Plutôt que dans la mise en valeur d'un héros, la force démonstra -

-tive du roman, à peine récit, tient dans sa constante capacité à manifester celle, massive et surplombante, de ce régime statique et hors d'atteinte, et aussi à faire rentrer le lecteur lui-même dans cette ignorance totalitaire, dans ce brouillard imposé aux Abistanais. Apparu, au début du roman, dans un sanatorium, Ati qui n'est que l'un d'entre eux n'a ni souffle ni réelle énergie rebelle. Son inconsistance rappelle Kafka, s'il doute, c'est davantage à la manière de Candide que de Winston Smith, car il reste, comme le récit qu'il porte avec peine, nimbé d'une brume d'incertitude. Nous suivons donc longtemps son destin faiblement dramatique, surtout prétexte à peinture de cette société bigote, casanière et conformiste sur fond de fascisme global.

Ati cherche toutefois à sortir peu à peu du brouillard. Dès le départ, il se pose la question de la frontière, de cette « fin du monde » qui est l'équivoque sous-titre du roman. Son questionnement est poussif, difficile, car l'habitant Abi, sa pompe et ses oeuvres, réfrénant en lui toute pensée sacrilège. Toutefois, au gré de péripéties improbables, d'un périple vers la capitale, de rencontres avec diverses figures, compagnons ou Honorables, aux noms drôlement monosyllabiques, le tableau passe au second plan, le récit s'accélère. Parvenu au cœur politique de l'Abistan, Ati découvrira qu'il n'est pas de frontière entre religion et pouvoir, et que l'essence de ce pouvoir, à travers le jeu de ses clans, c'est la brouille. C'est donc d'abord ce pouvoir théocratique en guerre perpétuelle contre lui-même qui répand, par un ruissellement funeste, son embrouille, son épais brouillard sur tout ce qui pourrait permettre de distinguer, de définir, de connaître : Abistan/étranger, passé/présent, pouvoir/religion, etc. Ati sera finalement conduit jusqu'à la frontière désirée, et le lecteur à la résolution historique de l'énigme du titre, *2084*.

L'on sait que George Orwell avait intitulé son récit *Nineteen Eighty-Four* parce qu'il le rédigeait en 1948. Libre alors à chacun de voir aussi dans ce titre *2084* la référence cryptée à une énigme arithmétique bien connue. Ce qui ne casse pas une tête la rend-il plus forte ? Le voile peut-il se lever, le brouillard se dissiper ? Telles pourraient être les morales bien incertaines de cette sombre fable.

Pierre-Yves Dufeu, (Aix-Marseille Université)

Bibliographie indicative

(S) Michel Houellebecq, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015.

Franz Kafka, *Le Procès (der Process)*, traduction A. Vialatte, Paris, Gallimard, 1933.

Le Château (das Schloss), traduction A. Vialatte, Paris, Gallimard, 1938.

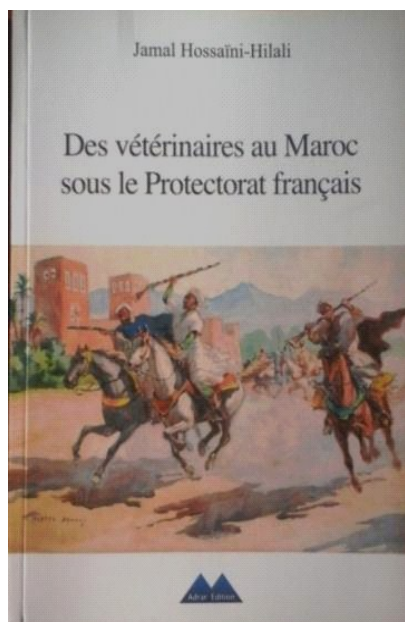
George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, Londres, Secker and Warburg, 1949.

Boualem Sansal, *Le Serment des barbares*, Paris, Gallimard, 1999.

Le Village de l'Allemand ou le Journal des frères Schiller, Gallimard, 2008

* 2084 – *La fin du monde*, Gallimard, 2015.

Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, Genève, Gabriel Cramer, 1759.



DES VÉTÉRINAIRES AU MAROC SOUS LE PROTECTORAT FRANCAIS

Professeur JAMAL HOSSAINI-HILALI
(Docteur en médecine vétérinaire,
I.A.V. Hassan-II, Rabat, Maroc) *

« Des vétérinaires au Maroc sous le Protectorat français » est le dernier ouvrage de Jamal Hossaini-Hilali. C'est le résultat d'une recherche longue, minutieuse et basée sur des sources rares et dispersées. Dans ce livre, édité chez Adrar éditions à Rabat, de 192 pages, illustré par des photos anciennes dont beaucoup sont inédites, Jamal Hossaini-Hilali nous livre les portraits de plusieurs vétérinaires qui ont exercé au Maroc durant le Protectorat français (1912-1956) et qui ont marqué l'Histoire de cette période. Certains allèrent bien au-delà de leur strict rôle de « médecins des bêtes » et vont se distinguer dans d'autres domaines. Henri Velu va briller dans le domaine de la recherche scientifique ; Mattéo Brondy va figurer parmi les plus grands artistes peintres de cette période ; Emile Eyraud va être connu dans le domaine du journalisme et de la politique. Profitant de cette esquisse de la vie et parcours des vétérinaires, le lecteur trouvera aussi des éléments inédits de l'histoire d'une profession, la médecine vétérinaire, et d'un secteur d'activité, l'élevage.

Dans la préface signée par Claude Milhaud, membre émérite de l'Académie vétérinaire de France, et fin connaisseur de l'histoire vétérinaire tant militaire que civile, on peut lire qu' « Avec l'objectivité du scientifique qu'il est, et le goût du factuel qui caractérise le physiologiste, Jamal Hossaini-Hilali dresse, en filigrane et à travers les activités de chacune ces diverses personnalités, un bilan informel qui ne peut être, bien entendu, exhaustif mais qui révèle au lecteur attentif l'action bénéfique et les faiblesses du service de l'Elevage du Protectorat ».

Dans un rappel justifié, Jamal Hossaini-Hilali, évoque le contexte historique de l'instauration du Protectorat français tout en mettant en exergue l'intérêt que représentait le Maroc par sa richesse animale en viande, laine, cuir et œufs. A ce titre, l'auteur dépeint, avec précision et détails, la naissance des administrations, laboratoires et fermes expérimentales liés à l'élevage et la médecine vétérinaire : Service de l'élevage, laboratoire

vétérinaire de Casablanca, Institut Pasteur de Casablanca et Tanger, Institut de Biologie animale à Rabat, Ferme expérimentale d'Aïn-Jemaâ, Foundoq américain de Fès etc...

Jamal Hossaini-Hilali est titulaire d'un doctorat en médecine vétérinaire et d'un doctorat d'Etat ès-sciences agronomiques. S'intéressant à l'histoire des sciences vétérinaires, il a publié quelques études dont on peut citer : « Aperçu historique sur l'élevage de l'autruche au Maroc » ; « Les premiers vétérinaires marocains de l'Ecole française » ; « De la féminisation de la profession vétérinaire au Maroc » ; « La recherche vétérinaire sur le cheval au Maroc » ; « Revisiter l'œuvre d'Abû Bekr Ibn Badr Albaytar : le Nâcéri ». « la médecine vétérinaire dans la revue *Maroc médical* (1912-1956) ». Jamal Hossaini-Hilali est actuellement professeur de physiologie animale à l'Institut Agronomique et Vétérinaire Hassan-II, Rabat, Maroc. Il a publié plusieurs articles relatifs à différents aspects de la physiologie animale dans des revues spécialisées et à comité de lecture (voir Google Scholar) ainsi que de nombreux articles à grande audience et de vulgarisation.

J. H. H.

* Jamal Hossaini-Hilali, *Des vétérinaires au Maroc sous le Protectorat français*, Adrar Editions, Rabat (Maroc), 2015.

Ce livre est distribué par La Librairie Internationale, Rabat, et sera disponible dans quelques librairies de Casablanca et Rabat. Contact de presse : Jamal Hossaini-Hilali, jhossaini@yahoo.fr. Contact distributeur : Librairie Internationale. Dépôt légal : 2015 MO 0333, 1^{ère} édition, 2015. Format : 17x24 cm, 192 pages, illustré. ISBN : 978-9954-555-66-8. Prix : 120 DH-20 €.

THE FIRST WORLD FESTIVAL OF NEGRO ARTS, DAKAR 1966 : Contexts and legacies

*Edited by DAVID MURPHY **

Première monographie jamais consacrée au Premier Festival mondial des arts nègres (FESMAN), cet ouvrage réunit dix études des meilleurs spécialistes de la question présentées dans une importante introduction par l'éditeur intellectuel du volume. Il a eu lieu à Dakar du 1^{er} au 24 avril 1966, accompagné d'un colloque tenu (à l'Assemblée nationale, rien de moins !) du 30 mars au 8 avril. On fête ainsi les cinquante ans d'événements largement éphémères – et partant presque insaisissables – qui ont réuni, sous l'égide de Léopold Sédar Senghor, plus de 2500 délégués et artistes de trente pays du continent africain et du monde noir et leurs amis. Et non des moindres : Joséphine Baker, Aimé Césaire, Mercer Cook, Alioune Diop, Katherine Dunham, Duke Ellington, Langston Hughes, André Malraux, Haïlé Sélassié, Wole Soyinka et j'en passe.

On mesure le pari : six ans seulement après l'indépendance du Sénégal et au moment où les Noirs des USA réclamaient avec de plus en plus d'insistance leurs droits civiques, cette manifestation culturelle à multiples facettes – grandiose exposition d'« art nègre » au Musée Dynamique, construit exprès, concerts, théâtre, danse, spectacle son et lumière sur l'île de Gorée, etc. – est marquée par l'idéalisme et l'euphorie de l'époque. Pour Senghor la culture avait une importance centrale dans le « nouvel humanisme » qu'il envisageait pour l'Afrique et la diaspora noire. Ainsi que l'écrit David Murphy dans son introduction : « While the Soviets and the Americans raced to conquer space, the "black world" was gathered together to find its soul » (p. 2). Mais la présence française et l'appui financier de la France étaient à double tranchant : les uns approuvaient une relation pragmatique constructive avec les maîtres de naguère ; les autres condamnaient l'acceptation d'un impérialisme pratiqué sous d'autres formes néocolonialistes (ce qui deviendrait en fait la déplorable Françafrique : « Before and after independence, France celebrated African culture while systematically exploiting Africa economically and politically », p. 22) et l'exclusion par la CIA de

certaines artistes noirs étatsuniens.

Pour Murphy, il s'agit d'une *performance* de la culture panafricaine suite aux congrès d'écrivains noirs de 1956 (Paris) et de 1959 (Rome). Mais tout en reconnaissant l'ambivalence du festival, qui serait en quelque sorte l'apothéose et le chant de cygne de la Négritude, il ne mentionne qu'en passant (p. 20) l'Exposition coloniale de 1931, apothéose et chant de cygne du colonialisme, alors qu'une large place est réservée dans le volume pour les festivals, souvent contestataires de la Négritude, qui ont suivi celui de Dakar : Alger (1969), Kinshasa (1974), Lagos (1977). En cela le livre offre plus que ne propose son titre : le FESMAN est généreusement contextualisé, du moins en aval.

Le but de l'ouvrage est clairement annoncé : « to trace the problematic aspects of the Dakar festival's *performance*, as well as the ways in which the event mobilized a set of utopian energies that still have resonance today" (p. 9). Une analyse des événements de Dakar pose de sérieux problèmes au chercheur : les archives sont fragmentaires et dispersées, et beaucoup de séances, voire de happenings, n'ont laissé aucune trace. Quel est le rôle de la culture dans la post-colonie ? Et de quelle culture s'agit-il ? Le FESMAN a privilégié la « haute culture », n'a guère invité ou attiré les jeunes artistes, s'est concentré sur les valeurs sûres des aînés. Dans quelle mesure et de quelle manière la culture peut-elle contribuer au développement ? Pour Senghor, ce lien ne faisait pas de doute : « la culture est au commencement et à la fin du développement » (cité en français p. 14, mais les textes français sont parfois traduits en anglais sans que l'original soit donné). L'utopisme des années 60 survit-il dans un monde où la culture et ses festivals sont devenus une industrie ? À voir...

Au FESMAN déjà, le concept d'une identité noire globale pouvait être interrogé et même contesté, tant par des artistes qui se voulaient simplement artistes et non pas artistes noirs, que par ceux qui, profil bas jusqu'au festival d'Alger, étaient politiquement opposés à Senghor. Le Négritude était pourtant à l'honneur : il était donc inconvenant que les invités jouent les rabat-joie. Murphy insiste tout de même pour reconnaître l'immense variété des attitudes révélées lorsqu'on examine de près les contributions. Césaire lui-même, créateur du néologisme, n'hésitait pas

à exprimer sa lassitude devant le concept et l'obligation constante de le définir et de le défendre.

Chaque chapitre de la première partie, intitulée « Contexts », explore plus en avant tel aspect du festival. L'importance de l'exposition d'art nègre, transférée par la suite au Grand Palais, est soulignée par Cédric Vincent qui fournit des détails sur la dimension suisse de sa conception et de sa réalisation. Hélène Neveu Kringelbach présente la danse ; Brian Quinn et Ruth Bush le théâtre, se concentrant surtout sur *Les Derniers Jours de Lat Dior* d'Amadou Cissé Dia et le « Spectacle féérique de Gorée ». Ce sont des magazines populaires – *Bingo*, mais surtout américains : *Ebony*, *Jet* et *Negro Digest* – qu'analyse Tsitsi Jaji pour voir comment ils offrent des perspectives autres que celles des périodiques plus littéraires, comme *Présence africaine*.

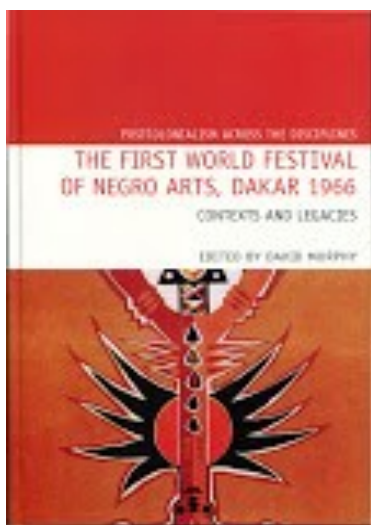
Cinq chapitres rédigés par Samuel D. Anderson, Andrew Apter, Ferdinand de Jong, Elizabeth Harney et enfin par les responsables de l'important projet PANAFEST : Dominique Malaquais et Cédric Vincent, sont ensuite regroupés sous le titre « Legacies ». Ils traitent des festivals qui ont suivi celui de Dakar 1966 : celui d'Alger (PANAF, 1969) qui tenait à élargir le continent noir au Maghreb et où était contestée ouvertement la validité de la Négritude ; celui de Lagos (FESTAC, 1977) où « la question arabe » autant que la perspective sur le type de panafricanisme à promouvoir divisait les dirigeants nigériens et sénégalais. Mais il est aussi question d'une part de cérémonies traditionnelles sénégalaises qui avaient précédé FESMAN et qui sont de plus en plus instrumentalisées en vue d'une consommation touristique et, d'autre part, du glissement vers la commercialisation du monde de l'art représenté à Dakar en 1966.

Regrouper les archives concernant les festivals africains successifs des années 60 et 70, de quelque nature qu'elles soient, est le but de PANAFEST. Travail de Sisyphe s'il en fut, mais combien utile pour compléter et faciliter tant soit peu la recherche sur les questions soulevées dans cet ouvrage. La difficulté même de l'accès aux matériaux rend encore plus remarquable le travail des collaborateurs, dont un simple compte rendu ne saurait donner toute la mesure. Car non seulement cet ouvrage analyse avec beaucoup de finesse les nombreux aspects de FESMAN, mais

encore il explore le sens même de la festivalisation de l'Afrique au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle. On suit la transition des mentalités de la période coloniale aux efforts des pays nouvellement indépendants pour se forger une indépendance d'esprit et trouver l'équilibre nécessaire entre la prospérité matérielle, voire la survie, et la mise en valeur de leur patrimoine culturel. Senghor a été exemplaire pour certains, blâmable pour d'autres, mais cinquante ans après FESMAN, on s'en souvient dans cet ouvrage remarquablement informé qui jette une lumière pénétrante sur les enjeux politique, diplomatique et surtout artistique d'un événement que, n'étaient de rares brochures, films et disques, sa nature éphémère semblait avoir voué à l'oubli.

Roger Little (Trinity College, Dublin)

* THE FIRST WORLD FESTIVAL OF NEGRO ARTS, DAKAR 1966 : CONTEXTS AND LEGACIES, Edited by David Murphy, Liverpool University Press, 2016, xii + 224 p., relié, ISBN : 978-1-78138-316-2



Pierre Vermeren :



LE CHOC DES DÉCOLONISATIONS **De la guerre d'Algérie** **aux printemps arabes**

PIERRE VERMEREN*

Dans l'étude des décolonisations, Pierre Vermeren, spécialiste d'histoire contemporaine, part de l'époque de la guerre d'Algérie (1954-1962) aux printemps arabes (2011-2012).

Structuré en trois parties composées respectivement de cinq, sept et six chapitres, cet essai a pour objet l'interrogation du « moment de la décolonisation, ses acteurs et sa réalité ». Il porte principalement sur « la trajectoire des sociétés méditerranéennes qui ont vécu sous la colonisation française, et sur les pays de l'ancienne Afrique du Nord française en particulier, Algérie, Maroc et Tunisie », sans pour autant s'abstenir de regarder dans l'ensemble de l'empire colonial français.

Un choc met généralement face à face aux moins deux forces en présence. Dans ce cas précis, il s'agit d'un côté de la décolonisation des États qui a permis l'accession à l'indépendance, et de l'autre, des mouvements de révolte appelés « printemps arabes » qui ont secoué certains pays en 2011-2012 avec pour but d'arracher la décolonisation des peuples. Les deux sont des mouvements de libération, à la différence que la première a installé, dans le nouvel État indépendant, des élites dont on constate aujourd'hui l'échec pour la plupart, pendant que la seconde est une véritable insurrection populaire qui réclame plus de « liberté », de « dignité » et la fin de la « dictature ».

Dans un contexte de « guerre froide », les décolonisations françaises ont été entachées de violences pour se solder finalement par un « fiasco », constate Vermeren. La succession à la décolonisation de la politique néocoloniale du gaullisme laisse percevoir la poursuite de la colonisation. Le nouvel État indépendant dirigé par un parti unique d'État autoritaire, où l'armée tient les rênes du pouvoir, se voit dicté des standards de gouvernance politique et économique. De telle sorte que dès 1955 Houphouët parlera de « françafrique » avant que François-Xavier Verschave ne théorise le concept.

Pour montrer qu'avec les indépendances

politiques et l'émergence du nouvel État, nous sommes dans la continuité de la colonisation, Vermeren utilise une formule forte qui constitue en même temps le titre de la seconde partie de son livre : « les anciens colonisés sous l'empire de leurs élites ». Il dresse un sombre tableau de la situation des populations dont le rêve d'une vie meilleure miroitée par le départ du colonisateur français a très vite volé en éclat. À la place, elles ont connu la soumission et la domination, la répression des opposants, et le « silence contraint des intellectuels ». Inexorablement, les « printemps arabes » devaient arriver, constituant les seules espérances des populations pour la reconstruction de leur monde. C'est dans la dernière partie de son essai qu'il développe le « gros mensonge des élites du Nord ».

En clair, il montre que « sous couvert d'amnésie, de respect de la souveraineté des anciennes colonies, et derrière le cache-misère du tiers-mondisme, les élites du Nord n'ont jamais regardé en face les sociétés du Sud, leurs impasses et les mensonges de la décolonisation sans les peuples ».

Sadagh Hedayat, *La Chouette aveugle* :



Cela peut choquer. En somme, les décolonisations françaises ont ouvert la voie à un néocolonialisme mis en œuvre par les élites des États nouvellement indépendants. Vermeren suggère de dépasser ce fiasco colonial et néocolonial pour tendre résolument vers l'invention de nouvelles sociétés libres et souveraines.

Ibrahim Yahaya

(*Université Abdou Moumouni de Niamey*)

Pierre Vermeren, *Le Choc des décolonisations. De la guerre d'Algérie aux printemps arabes*, Paris, Odile Jacob, 2015, 336 p. 23,90 €.

LES PREPONDERANTS

HEDI KADDOUR *

Les Prépondérants (2015) est un roman historique qui évoque la présence coloniale française au Maghreb, bien que « le protectorat » où le récit se déroule reste indéterminé. L'intrigue se centre sur l'interdépendance des deux classes sociales qui habitent la petite ville (fictive) de Nahbès au moment où la modernité y fait son entrée sous forme d'une équipe de tournage américain. L'irruption soudaine de ces étrangers dans une petite société strictement codifiée bouscule les rapports existants bien que fragiles, entre les grands colons (les « prépondérants » auxquels se réfère le titre du roman) et une élite « indigène. » Bien qu'entièrement francisés et très attachés à la culture de la mère-patrie, les plus jeunes parmi eux se sentent de plus en plus attirés par le nationalisme naissant. Leur soif de l'indépendance se trouve attisée encore par les acteurs américains qui ont peu de considération pour la mission civilisatrice française. La présence de ces occidentaux bousculant les rapports existants entre colonisés et colonisateurs ne laisse pas indifférente non plus certaines femmes arabes, comme la jeune veuve Rania qui bien qu'elle jouisse d'une certaine liberté de mouvement grâce à son père « éclairé », doit tout de même renoncer à son rêve ultime: conduire elle-même sa Renault hors du terrain de sa propre ferme.

Dès la publication de son premier roman, *Waltenberg* (2005), Hédi Kaddour (né en 1945) a tout de suite été reconnu comme un auteur de talent. Il obtint plusieurs prix littéraires prestigieux et fut un des quatre finalistes du prix Goncourt 2015. Si *Les Prépondérants* se présente au premier abord comme un roman fortement ancré dans l'histoire coloniale, méticuleusement documenté en plus, nous sommes loin du roman colonial traditionnel. Car tout en puisant dans un discours et un vocabulaire hérités de l'époque coloniale, le narrateur s'en distancie en même temps par une nuance d'ironie dans le ton, dont la subtilité est garante d'efficacité et d'humour. Ainsi, Kaddour réussit à placer sa voix, pour citer Emmanuel Bouju, au « revers du temps », « dans son dos noir » [*La Transcription de l'histoire*, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 197].

Par le regard « averti », voire « postcolonial » qu'il jette sur certains aspects de l'histoire coloniale qui ont été oblitérés par le temps, l'écriture de Kaddour se rapproche de celle d'un Robert Solé ou d'un Didier Daeninckx. Pourtant Kaddour se distingue de ce dernier par son humour et son goût pour la nuance. Chez lui, nous ne sommes plus dans la dénonciation mais dans une transcription de l'histoire coloniale qui se veut à la fois littéraire et éthique. Par moments la profusion de références historiques et littéraires nuit quelque peu au caractère fictionnel du récit. Mais le plus souvent le lecteur ne peut que s'émerveiller devant la multitude de microcosmes historiques, littéraires et sociaux évoqués par l'auteur.

Ieme van der Poel (Université d'Amsterdam)

* Hédi Kaddour, *Les Prépondérants*, Paris, Gallimard, 2015. 463 pp. ISBN 978-2-07-014991-9



Redécouvrir

Jean-Pierre **Luccioni**, Professeur honoraire, Docteur d'Etat en Littérature française, Docteur en Littérature maghrébine d'expression française, auteur de plusieurs ouvrages en la matière, né en 1931 à Rabat (Maroc), ville à laquelle il est resté fidèle jusqu'à aujourd'hui, y a formé, en tant qu'enseignant, des centaines de disciples. Lui-même y a été l'étudiant, dès 1951, en Lettres Supérieures, de Gabriel Germain. A l'occasion de la réédition de *Rencontre d'Homère et de Sri Aurobindo*, M. Luccioni a bien voulu nous confier les textes qui suivent, y compris le beau poème de sa composition, *Le Passeur*, écrit à la mémoire de son ancien maître, Gabriel Germain.

RENCONTRE D'HOMERE ET DE SRI AUROBINDO

GABRIEL GERMAIN *

Les éditions Banyan viennent de rééditer un ouvrage au titre insolite : *Rencontre d'Homère et de Sri Aurobindo* (« La poésie française contemporaine vue à la lumière de Sri Aurobindo » in France-Asie, août 1954).

En fait, il s'agit d'une « rencontre spirituelle » car, pour Gabriel Germain, ses contemporains ne sont pas ceux qui vivent à la même époque que lui mais ceux dont la pensée respire à la même hauteur que la sienne.

Mais qui était Gabriel Germain ?

A vingt-quatre ans, ce jeune universitaire fuit l'Europe impie que la boucherie de 14-18 avait déshonorée et s'installe au Maroc, « pays de l'Eternel Eté » où même « le travail s'accomplit au nom du Seigneur ».

Enfermé dans un vieux quartier de la médina de Salé, il tourne le dos au rationalisme desséchant de l'Occident et entreprend une longue quête spirituelle dont les temps forts sont la découverte du bouddhisme, du soufisme et de l'œuvre de Sri Aurobindo.

En outre, par le biais de son érudition, Gabriel Germain joua le rôle de « passeur » entre la pensée de l'Antiquité grecque et celle de la Philosophie de l'Inde contemporaine.

C'était un Homme-Phare de l'humanité.

Longtemps Gabriel Germain « larvatus prodiit » (s'avança masqué) et préféra s'exprimer par l'allusion du poème, du mythe et même sous le couvert de l'érudition.

En 1968, cependant, il tenta de révéler « le côté défendu aux yeux des autres » le seul qui compte, celui de l'âme et il écrivit *Le Regard intérieur*, premier volet d'un magistral triptyque retraçant son itinéraire et que compléteront *La Poésie corps et âme* (1973) et l'expérience de l'aventure onirique, *Portrait d'une inconnue*, ouvrage posthume qui parut en 1956.

La spiritualité fut la seule, la constante, la préoccupante recherche de Gabriel Germain. Il voua toute sa vie à la quête de l'essentiel. Après avoir tourné le dos au rationalisme desséchant de l'Occident, après s'être nourri des textes sacrés de l'Orient, cet érudit passa « de l'examen des choses qui expliquent à l'examen des choses qui révèlent ».

Après avoir toute sa vie, progressé par la triple voie de la méditation, de la création poétique et de l'expérience onirique, il grimpa sur les cimes.

L'essentiel du message de Gabriel Germain pourrait être condensé dans l'admirable formule latine qu'il nous légua : « *contemplor ego sum* ». Je contemple donc je suis.

* Gabriel Germain, *Rencontre d'Homère et de Sri Aurobindo*, Réédition de "La poésie française contemporaine vue à la lumière de Sri Aurobindo" in *France-Asie*, avril 1957", Banyan, 2016



GABRIEL GERMAIN
II
LA POÉSIE
CORPS ET AME

LE PASSEUR

JEAN-PIERRE LUCCIONI
(Professeur honoraire et écrivain)

Pour Gabriel Germain, ses contemporains ne sont pas ceux qui vivent à la même époque que lui, mais ceux dont la pensée respire à la même hauteur que la sienne.

C'est l'amour et la pratique de la poésie, « Saint Langage » et « Voie du Sacré » qui font d'Homère et de Sri Aurobindo des « contemporains » de Gabriel Germain.

Homère, Sri Aurobindo, Gabriel Germain, PHARES de l'humanité.

Gabriel Germain joua le rôle de « passeur » entre la pensée de l'Antiquité grecque et celle de la philosophie de l'Inde contemporaine.

Il avait fui l'Europe impie et gagné le pays de l'Eternel Eté.

L'amour, la mort et même le travail, tout s'y accomplissait au nom du Seigneur.

Pendant que les orants heurtaient le sol de leurs fronts stigmatisés,

Géantes,

Les voix des muezzins planaient sur la ville.

Chaque soir, il franchissait le fleuve, rejoignait l'autre Rive et se cloîtrait dans sa demeure.

Cloutée,

Ornée d'un heurtoir en forme de main,

Sa porte close,

Il se recueillait sur la terrasse neigeuse,

Là,

Il contemplait la face ardente du soleil et les ondulations du Serpent-Océan.

Le soleil englouti,

Il méditait

jusqu'à ce que les souffles rauques des danseurs mystiques qui s'exaltaient dans la maison voisine,

S'éteignent.

Comme les Etoiles.

Mais la Nuit n'est-elle pas l'Annonciatrice de l'Aurore ?

Bio-bibliographie indicative de Gabriel Germain

Né en Savoie, en 1903

Vit au Maroc de 1927 à 1955

Colonisation et civilisation, Cahiers de la démocratie, 1934

Chants pour l'âme de l'Afrique, Tunis 1936, Debresse Paris 1956

Genèse de l'Odyssee, PUF, Paris, 1954

Homère et la mystique des nombres, PUF, Paris, 1954

Homère, Seuil, Paris, 1958

Epictète et la spiritualité stoïcienne, Seuil, Paris, 1958

La Lampe de Sala, 1958

Chants secrets pour la nuit et l'aurore, Cahiers du sud, Marseille, 1961

Le Regard intérieur, Seuil, Paris, 1968

Sophocle, Seuil, Paris, 1969

La Poésie corps et âme, Seuil, Paris, 1973

Chants du souvenir et de l'attente, Rougerie, 1976

L'Aventure onirique, 1986

Meurt à Chantilly, le 11 octobre 1978



Avec Ella Maillart :



Etude

MOTS, MORTS, MEURTRE ...

D'Albert Camus à Kamel Daoud

Pierre-Yves Dufeu

(MCF, Aix-Marseille Université)

Nous évoquerons ici la réalité et la mémoire de la colonisation en Algérie à travers le commentaire de deux extraits littéraires francophones, l'un contemporain de la période coloniale, l'autre beaucoup plus récent, le second se développant en référence très explicite et symbolique au premier. Nous souhaitons ainsi mettre en regard un extrait très célèbre de *l'Étranger* d'Albert Camus, le dernier paragraphe de la première partie du récit, avec un autre, tiré de la première page de *Meursault, contre-enquête*, que Kamel Daoud a fait paraître en 2014. A travers le meurtre de « l'Arabe », à valeur probablement métonymique, Camus impose une scène tragique qui détermine non seulement la suite de son propre récit, à savoir le procès de Meursault, mais aussi, bien au-delà, par un jeu d'écho littéraire, le discours du narrateur de la « contre-enquête » de Kamel Daoud, laquelle se déploie comme un second procès, plus informel, de Meursault.

Dans *l'Étranger*, il s'agit d'une rencontre, toujours muette, puis hostile, entre un Européen, Meursault, et celui que ce paragraphe, à travers son narrateur, désigne comme « l'Arabe ». Ce personnage serait le frère de l'ancienne maîtresse de Raymond, ami de Meursault. Après un déjeuner sur la plage, une première confrontation au couteau a lieu avec deux Arabes, dont le frère supposé de la maîtresse de Raymond. C'est dans ce contexte tendu que Meursault se retrouve seul face à celui qu'il désigne d'abord comme « le type de Raymond » :

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin (*E*, 91-93).

Si Meursault est bien ici « l'étranger » à cette terre algérienne, au sens au moins culturel,

c'est d'abord parce qu'il n'a pas tenu compte de la puissance du soleil, il a pensé pouvoir aller et venir sous cette chaleur de la plage au zénith sans précaution. Et c'est d'abord sa soif, son désir de source et de fraîcheur qui le pousse à s'avancer, et le prive de la liberté de faire demi-tour comme il conviendrait sans doute. Meursault découvre que l'Algérie elle-même, cette plage qui lui est pourtant familière, restreint ses mouvements. Il n'est pas à sa place, il n'est pas à son aise, il n'est pas vraiment comme chez lui. La plage emphatisée - « toute une plage » - se presse comme une foule, ne lui laissant plus de repli possible. A travers cette belle image verbale, le soleil accablant impose dans l'esprit de Meursault à la fois une foule imaginaire et un rythme (sens second du verbe « se presser »), qui le pousse et le presse en quelque sorte. Cette terre est habitée par le soleil, par une foule de fantômes solaires, et le soleil l'exclut, lui Meursault, le désigne comme étranger.

L'homme en face de lui, par contraste, appartient à ce décor. Il y est à l'aise. Il a la tête à l'ombre, le corps au soleil, il est allongé, il a su s'adapter, à travers l'épaisse sagesse de générations sans doute, à la dureté très prévisible, très habituelle, de ce climat algérien. Ce contraste entre la détente corporelle, l'immobilité du côté de « l'Arabe », et la tension, le mouvement, du côté de Meursault, surligne entre eux une frontière invisible, culturelle, psychologique, et qui deviendra brutalement politique en Algérie, le jour où la plupart des colons européens y deviendront à leur tour des étrangers. Il est naturellement renforcé par le silence qui prévaut entre les deux personnages, silence qui est une conséquence de l'échange violent, en amont dans le récit, du groupe d'Arabes avec Raymond, mais renvoie aussi, en profondeur, à l'absence d'une langue commune, en Algérie à l'époque, entre les musulmans et les colons, du fait, dès la fin du XIX^e siècle, de la parcimonie coloniale en matière de diffusion de la langue française dans ce territoire. La belle langue de Camus évoque aussi indirectement, par la mise en scène de ce récit, le scandale de sa propre absence comme trait d'union logique entre les communautés présentes en Algérie à cette époque.

Du reste, Meursault, dans ce paragraphe final, incapable de reculer, perd une autre liberté, celle qu'il avait de désigner l'homme autrement

que par son ethnisme : influencé indirectement par les récits ou perceptions teintés de racisme de son ami Raymond, par la confrontation violente qui vient d'avoir lieu, et par ce qu'il peut percevoir comme une menace, Meursault ne l'envisage plus que comme « l'Arabe ». Assigné et réduit à son ethnicité, cet homme devient à proprement parler cet Autre incompréhensible, dans un face-à-face raciste qui contient déjà, symboliquement, le meurtre. Meursault à qui ses amis reprochent sa faible capacité d'empathie, n'est sans doute pas raciste – pas autant que Raymond – mais, pris dans ces circonstances tendues, son langage et sa perception le deviennent.

Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu (*E*, 91-93).

Le visage de l'autre – ce qui pour un Levinas est le signe par excellence du « tu ne tueras point » - devient ininterprétable (« peut-être »), siège d'ombres et d'apparences infernales : rire et ombres, surtout au pluriel, sont traditionnellement associées aux puissances diaboliques. Ces petites perceptions subjectives de Meursault nous décryptent très finement le mécanisme du racisme, de l'enfermement, même momentanément, de l'autre dans une race dès lors saillante, signe dominant, qui détermine ensuite l'interprétation symbolique de tous les autres. Car au fond, et c'est bien sa puissance, le texte ne précise pas d'où viennent les ombres sur le visage de l'Arabe : de l'ombre extérieure, objective, végétale, sous laquelle il se trouve ou de l'intérieur de lui-même, projetées à la surface comme une intention maligne, diabolique, effrayante.

Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux (*E*, 91-93).

Dans ce dialogue quasi-animal qu'il entretient avec celui qui lui fait face, faute de langue commune ou d'intention de parler, chacun conserve son identité : Meursault semble chercher à

justifier l'imprudence de son mouvement, alors que l'Arabe n'abandonne pas son calme corporel apparent, cette économie de mouvement si troublante.

Entre l'examen behavioriste des gestes de l'autre, des siens, et l'attention à ses propres sensations, Meursault mentionne un geste étonnant, celui qui suit l'apparition du couteau, « son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil ». D'une part, l'usage de ce verbe « présenter », peut sembler étonnant, ce terme est euphémique, neutre, comme si l'intention de menacer, dans ce contexte de vive tension silencieuse, n'était pas aussi certaine. Plutôt qu'une menace, ce couteau devient ainsi comme un présent, un cadeau, destiné à Meursault, « qu'il m'a présenté » et non qu'il a présenté. « Dans le soleil » et non au soleil : le soleil n'est plus ici un point lumineux dans le ciel, il est devenu un volume, le cadre douloureux des sensations de Meursault, cette plage vibrante qui brûle, l'Algérie accueillant ou s'imposant à l'étranger. Dans ce cadre à la fois cohérent et impitoyable, l'Arabe rend présent, fait présent d'un nouvel élément qui ne remet nullement en question la mécanique tragique des sensations.

Le couteau en effet correspond au soleil, dans ce sens élargi de volume perceptif qu'il a acquis dans sa dernière occurrence, comme le ratifie la comparaison qui suit « longue lame étincelante ». Soleil, Arabe et couteau agissent de concert, les perceptions sont démultipliées, le couteau s'émphatise en longue lame, en glaive, puis épée brûlante. Et le point le plus douloureux pour Meursault, c'est le front, signe qu'il y a bien ici à la fois frontière et affrontement, guerre non pas tant de Meursault contre l'Arabe que des sensations de Meursault contre sa propre conscience. Le voile de sueur qui tombe brutalement sur ses yeux exprime assez clairement cette oblitération de la conscience derrière les sensations. La perception elle-même disparaît, ou se brouille. Les cymbales synesthésiques (« les cymbales du soleil ») traduisent à la fois ce dérèglement des sens et le caractère tragique du moment, dans ce concert que jouent les trois acteurs extérieurs, soleil, Arabe, couteau.

C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de

la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur (*E*, 91-93).

Eau, air et feu se confondent dans la seconde phrase, alexandrin blanc au rythme décroissant, 5/4/3 qui mime cette fusion, cette déflagration cosmique ressentie. Les images sont clairement celles d'une fin du monde, de la fin d'un monde. La tension psychologique, sous ou dans ce soleil algérien emphatisé, hissé aux dimensions d'une apocalypse, devient une catastrophe cosmique sous laquelle la liberté du personnage est complètement écrasée. Ses gestes apparaissent lentement et comme mécanisés. La tension générale induit celle de l'« être » entier, et non pas seulement du corps. Tension, en particulier, de la main. La mention « j'ai touché le ventre poli de la crosse » apparaît étonnante, presque sensuelle dans ce contexte de tension : de même que le couteau se fond avec le soleil, le revolver est associé à la caresse d'un corps. Le feu de la mer et du ciel appelle donc celui de l'arme à feu, qui se distingue dans la fournaise générale par le son, « dans le bruit à la fois sec et assourdissant ». Comme le soleil continu, ce bruit discontinu devient le cadre des perceptions (« dans le bruit »), il se confond avec le soleil, malgré la disconvenance temporelle entre le soleil permanent et le bruit instantané. Comme le soleil, le bruit est associé à la dureté, à la pauvreté, au manque, à la sécheresse et à la perte d'un des sens : le soleil faisait perdre la vue (yeux aveuglés derrière le rideau de sueur), le bruit assourdit.

On peut choisir de voir dans cette rencontre fatale, si tragiquement évoquée, comme une métonymie de la rencontre coloniale, dont la violence est silencieuse, hors du commerce de la langue, et qui a fini, après des générations de cohabitation, par se déployer en Algérie « sans qu'il y parût ». Non que Camus soit prophète : il est simplement poète, et c'est seulement comme poète qu'il devient prophète. C'est par la langue qu'il met au jour le mécanisme très humain de la peur raciste, reliée ici à des formes sensorielles. Le colonialisme est une violence, un viol caché, largement nié tant qu'il maintient son équilibre.

Si le fort soleil algérien, figure également métonymique de l'Algérie tout entière, apparaît dans ce texte comme l'auteur inattendu d'un point de rupture dans la conscience aliénée de Meursault, n'est-ce pas aussi parce qu'il fait apparaître la violence cachée de l'étranger, le meurtre sot (Meursault) et de basse intensité que représente sa présence depuis des générations sur cette terre ? Au meurtre sot, silencieux et infinitésimal, dans son régime d'équilibre apparent, de la colonisation, répond ici, orage dans un ciel bleu, la violence accablante de l'Algérie elle-même, de son soleil, qui va déterminer mécaniquement en retour celle de l'étranger. Et c'est bien dans cette langue coloniale, mais qui ne saurait, déjà ici, être réduite à ce rôle dominant, que se disent les sensations et perceptions de Meursault. La langue, apportée par le colon, prend ici conscience, avec une énergie aussi éblouissante que l'éclat du couteau, du caractère critique, fatal même, de la présence, meurtre sot, qui la rend possible en Algérie.

Deux générations après la publication par Camus de ce récit sous le régime colonial français, Kamel Daoud en propose, dans *Meursault, contre-enquête*, une nouvelle mise en perspective :

Je veux dire que c'est une histoire qui remonte à plus d'un demi-siècle. Elle a eu lieu et on en a beaucoup parlé. Les gens en parlent encore, mais n'évoquent qu'un seul mort – sans honte, vois-tu, alors qu'il y en avait deux, de morts. Oui, deux. La raison de cette omission ? Le premier savait raconter, au point qu'il a réussi à faire oublier son crime, alors que le second était un pauvre illettré que Dieu a créé uniquement, semble-t-il, pour qu'il reçoive une balle et retourne à la poussière, un anonyme qui n'a même pas eu le temps d'avoir un prénom (*M*, 11-12).

L'expression explicative « je veux dire » doit s'entendre ici au sens littéral : je veux dire, j'ai la volonté de parler, de délivrer mon interprétation de cette histoire ancienne. La signification (vouloir dire) est aussi volonté en français, et la volonté signification. Ainsi, l'air de ne pas y toucher, dans un registre oral et même familial, qui pourrait passer pour maladroit, l'Algérien que représente ici le narrateur s'approprie très volontairement la langue et les capacités de réinterprétation qu'elle autorise. Loin de l'écriture blanche, parfois éblouissante, du récit camusien auquel il se réfère, ce narrateur algérien, un demi

- siècle après, déploie sa langue grise, mi-figue, figue, mi-raisin, entre oral et écrit, entre héritage arabo-berbère et legs colonial. Il s'avance ainsi et la phrase résonne comme si elle concernait l'histoire coloniale tout entière, « une histoire qui remonte à plus d'un demi-siècle », façon limpide de signifier que le passé ne passe pas. Le prosaïsme du regard évoque davantage la mémoire que l'Histoire (« on en a beaucoup parlé »), et cette mémoire oralisée s'institue elle-même en concurrence avec le récit historique consacré. Du reste, le terme « histoire » est lui-même ambigu : s'agit-il d'un événement réel ou d'un récit fictif ? Ce qui est clair, c'est que le texte camusien est ici méconnaissable, il a même disparu sous les commentaires, les oralisations, la mémoire populaire. Le défini/indéfini « les gens » est tout aussi ambigu, Daoud réconcilie ainsi in petto les lecteurs de Camus de part et d'autre de la Méditerranée, notamment du côté français, et les souvenirs directs ou indirects de la *vox populi* algérienne qui se réfèrent à cette histoire considérée comme un fait divers réel advenu il y a bien longtemps. Le mort unique qu'a retenu ces mémoires, cette mémoire, celui que désigne le titre du récit de Daoud, *Meursault, contre-enquête*, n'est pas encore nommé ici, pas plus que n'est nommé le second. Cet équilibre dans un anonymat provisoire contrebalance l'effet injuste de la mémoire sélective. Or cet oubli du second mort devrait susciter la « honte », et c'est ce sentiment si familier aux Algériens qui suscite l'apparition furtive de l'interlocuteur / lecteur. Le narrateur ramène donc nettement ce lecteur, s'il est français, sur le terrain de l'oralité, de l'algérianité, des sentiments et de la mémoire collective. « Deux, oui, deux » : le narrateur, porte-parole ici de l'Algérie, ouvre l'horizon des mémoires. Les deux morts, dont le chiffre est répété comme si l'interlocuteur pouvait contester, renvoient aux deux mémoires irréciliables de la France et de l'Algérie. Mais l'oubli ne tient pas ici, dans cette fable, à des causes politiques. Il tient à l'inégalité des conditions, des éducations, des cultures, inégalité mystérieusement voulue par Dieu. « Faire oublier son crime » : Daoud et son narrateur exagèrent naturellement, puisque tout *L'Etranger* pivote autour de ce crime, si peu oublié qu'il donne lieu au procès de la seconde partie du roman. Mais en effet l'objet, l'objet de l'expérience qu'est le récit de Camus, c'est bien Meursault, l'étrange, l'

Etranger, et non l'Arabe assassiné. Daoud au fond désigne ici la distortion qu'opère la littérature, de façon très subtile quand il note qu'« il n'a même pas eu le temps d'avoir un prénom » : l'histoire présentée ici comme réelle est donc soumise au temps littéraire, celui d'un récit figé, déterminé, avec ses limites propres.

Je te le dis d'emblée : le second mort, celui qui a été assassiné, est mon frère. Il n'en reste rien. Il ne reste que moi pour parler à sa place, assis dans ce bar, à attendre des condoléances que jamais personne ne me présentera. Tu peux en rire, c'est un peu ma mission : être revendeur d'un silence de coulisses alors que la salle se vide (*M*, 11-12).

« D'emblée » : en fait le narrateur a ménagé le suspens pendant trois paragraphes. La vérité se révèle peu à peu, mais l'adverbe garantit le contrat interlocutoire, qui est essentiellement oral, « je te le dis ». Il est étrange de désigner le frère assassiné comme « le second mort » alors qu'il est bien, chronologiquement, le premier, assassiné dans un meurtre pour lequel son assassin sera lui exécuté. Le narrateur intègre donc, sans doute pour la dénoncer, l'ordination coloniale, la priorisation ou l'occultation que développe, sinon le récit camusien lui-même, du moins son effet. « C'est mon frère » peut s'entendre en un double sens, celui, individuel, du narrateur qui en effet se trouve être le frère de l'Arabe assassiné, mais aussi en un autre, plus collectif : alors qu'il a été négligé par l'histoire, je lui reconnais, moi, la qualité de frère, en un sens générique, les Arabes assassinés (qu'ils soient Algériens, Palestiniens, Français...) sont mes frères parce qu'ils sont également humains, même si l'histoire écrite par les dominants ou les vainqueurs tend à les oublier. Et qui est le vainqueur de la décolonisation ? Le pronom « en » dans la phrase « Il n'en reste rien » est à la fois familier et réifiant, comme si l'on parlait, non d'un homme, mais du sable de la plage fatale. Et le parallélisme des structures (« il ne reste que ») fait que le narrateur se présente comme aussi insignifiant que ces traces inanimées abolies, lesquelles nous renvoient d'ailleurs en profondeur, dans la poétique arabe, à la tradition de la déploration des atlâl, ces restes du campement dans le désert. Mais la lointaine référence poétique est ici prosaisée par la mention du « bar », cadre de l'énonciation, dont le

caractère incongru dans le contexte algérien (où sont plutôt visibles des cafés, non des bars) l'est plus encore quand le narrateur l'associe à la solennité d'improbables « condoléances ». Et l'avenir apparaît aussi fermé que le passé, doublement occulté, « jamais personne ». L'association « bar/condoléances » est en effet si comique que le narrateur pressent, prévoit et prévient son lecteur, et présente son rôle sous un aspect peu déterminé : « c'est un peu ma mission ». L'image théâtrale qui suit montre où se situe le narrateur, ce qu'il propose : à côté ou derrière la scène – celle du meurtre sur la plage –, une fois que le silence a recouvert depuis longtemps l'écho des « quatre coups brefs <frappés> sur la porte du malheur », et alors que le public se détache de l'intérêt qu'il a pu porter à cette histoire. C'est ce silence indifférent que le narrateur souhaite valoriser et « revendre », car il en est l'acheteur obligé, légataire familial de cet impossible silence qui recouvre l'événement fatal. Silence s'entend naturellement ici en ses deux sens d'absence de bruit et d'indifférence ou d'absence de réaction.

C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai appris à parler cette langue et à l'écrire ; pour parler à la place d'un mort, continuer un peu ses phrases. Le meurtrier est devenu célèbre et son histoire est trop bien écrite pour que j'aie l'idée de l'imiter. C'était sa langue à lui. C'est pourquoi je vais faire ce qu'on a fait dans ce pays après son indépendance : prendre une à une les pierres des anciennes maisons des colons et en faire une maison à moi, une langue à moi. Les mots du meurtrier et ses expressions sont mon *bien vacant*. Le pays est d'ailleurs jonché de mots qui n'appartiennent plus à personne et qu'on aperçoit sur les devantures des vieux magasins, dans les livres jaunis, sur des visages, ou transformés par l'étrange créole que fabrique la décolonisation.

Ce point périphérique est celui d'où sourd la langue : « cette langue », désignée de façon déictique, cadre de l'énonciation ainsi placé sous le regard du lecteur, comme s'il s'agissait d'une simple table du bar, d'un objet neutre extérieur qui ne suscite aucune solidarité spécifique. « Cette langue » ne nous réunit pas, elle n'est pas *notre langue*, elle reste mentionnée avec une certaine méfiance, à tout le moins une distance. Mais un glissement se produit. Le narrateur « parle » sans doute « à la place d'un mort », lequel était, dans le texte camusien, singulièrement muet, mais alors pourquoi mentionner

« ses phrases » ? Surtout, comment supposer que cet Arabe anonyme chez Camus aurait énoncé ou commencé des phrases en français, alors qu'au contraire le texte de *l'Étranger* nous inflige de son côté un silence qu'on peut relier à la parcimonie coloniale. La langue française était impossible entre Meursault et sa victime, en revanche elle avait vocation à dire cette impossibilité. Le narrateur de Daoud a tellement traversé les années et les cultures qu'il transforme *a posteriori* son frère, l'Arabe muet chez Camus, en francophone, au moins débutant. La France n'est plus en Algérie, mais la langue française continue d'y étendre son empire, même rétrospectivement. En fait, ce sont les phrases de Camus que Daoud « continue ». Mais son narrateur, qui se réfère à Meursault, premier narrateur, est bien plus modeste : à travers le jeu littéraire, Meursault est célèbre et admiré pour son expression, alors que lui-même, narrateur second, homme des coulisses, est un obscur anonyme dans son bar qui ne saurait « imiter » son modèle. Le français est alors désigné de façon plus distante encore, « sa langue à lui », mais l'imparfait relativise cette assignation. Si la langue « était » telle, c'est qu'elle est depuis devenue autre chose. « Je vais faire » : l'entreprise linguistique du narrateur n'est pas seulement accomplie (« j'ai appris »), elle se déploie en une expression et une narration qui est un geste de souveraineté, de réappropriation comme après la libération du pays.

Quand ce narrateur évoque « les mots du meurtrier », en une allitération significative, alors que l'individu Meursault n'a encore été nommé que par le titre du récit, mais non encore en sa trame, il est clair que l'expression peut renvoyer, de façon plus générique, à tout responsable francophone de ce meurtre sot – meurtre symbolique, culturel, viol politique – que fut la colonisation. Le meurtrier, c'est donc à la fois, lecture spécifique, ce Meursault non encore nommé ni désigné, et, lecture générique, le colon. Tous deux ont produit en Algérie des morts autant que des mots. Mots et morts sont ainsi liés dans l'histoire de l'Algérie comme ils le sont, phonologiquement, dans la langue. Le mot français légué ou abandonné, comme les maisons désertées, est ainsi aussi « vacant » qu'un mort, évidé de sa vie. Mais, contrairement au mort, il

est un « bien », qu'il est loisible à qui l'a reçu de s'approprier. Comme les morts après une bataille, les mots « jonchent le pays ». A l'ordre colonial superficiel a donc succédé un délabrement qui dure, où les pierres, les mots, le souvenir des morts gisent à travers l'Algérie, signes désordonnés mais qui restent interprétables. Si ces mots, pas tous français, « n'appartiennent plus à personne », c'est que la colonisation a rendu suspecte la propriété elle-même. Or si ces mots désarticulés, comme tirés de leur contexte, sont associés au passé (« vieux magasins, livres jaunis »), ça n'est pas tant parce qu'ils en viennent que parce que l'Algérie, où ils continuent d'apparaître, est elle-même un décor tout entier tourné vers le passé. C'est pourquoi le narrateur perçoit également ces mots « sur des visages », dont il n'éprouve pas le besoin de préciser l'âge. Visages contemporains où l'« on aperçoit » ces mots, exactement comme Meursault percevait l'ombre sur le visage de l'Arabe. Ces mots perdus – dans une récente analyse (*S*, 146), Kamel Daoud caractérise la langue française comme « perdue sans collier en Algérie » -, repérables sur de vieux livres ou de vieilles affiches, en viennent donc à toucher ou désigner certaines personnes dans ce pays, qu'on ne peut plus comprendre sans eux. Mots transformés, et Daoud, ayant peut-être à l'esprit Frantz Fanon, martiniquais, compagnon de route de l'indépendance, dont le nom et la mémoire habitent la ville d'Alger où il a vécu, convoque le terme de « créole » pour désigner l'usage algérien du français. Ce créole, ça n'est pas la colonisation, mais bien « la décolonisation » qui le « fabrique ». Créole « étrange », c'est-à-dire, en français, lié à l'étranger qui est le nom même, dans le titre du récit référent, de ce meurtrier de qui viennent tous ces mots.

Mots, morts, autant d'indices du meurtre sot, ce péché originel colonial que symbolise le geste de Meursault. Si le sentiment d'oppression, d'écrasement, est très sensible dans le texte de Camus, à travers la pression de la plage et du soleil, chez Kamel Daoud, où le narrateur s'adresse – assez discrètement, mais résolument – à son lecteur, la pression est moins directement sensible, car le propos de l'énonciateur semble assez libre, et l'interlocuteur qu'il se donne se tient par construction à une distance littéraire

telle qu'il est difficile de l'interpréter comme un accablement. En réalité, le récit d'Haroun, prénom de ce narrateur qu'il nous révélera plus tard, exactement comme celui de Jean-Baptiste Clamence dans *La Chute*, concilie liberté et nécessité. La pression n'est plus extérieure, mais intérieure, c'est cette pression qui induit le cours du récit, fort peu innocent ici : derrière les mots, il y a les morts. S'esquisse ainsi, de Camus à Daoud, un mouvement d'intériorisation de la rencontre (post)coloniale : alors que l'Arabe, présence muette mais absolue de l'autre, bloquait l'horizon de Meursault et l'empêchait littéralement d'avancer « dans ce soleil » algérien, chez Kamel Daoud, le lecteur convoqué par la narration est largement la projection de cette mauvaise conscience qui presse Haroun de parler : loin de barrer la route au narrateur, loin de l'étouffer ou de peser sur lui comme une ombre, l'autre sourd de la puissance narrative elle-même, il fait partie de l'énonciation, il en dépend beaucoup plus étroitement que le soleil camusien.

Corpus :

Albert Camus, *L'Étranger*, Gallimard, Folio, 1957 (première éd. 1942), noté (E).

Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*, Actes Sud, 2014, noté (M).

Bibliographie :

Kamel Daoud, « *Le sexe de la langue française* », *Le Point*, 11 février 2016, noté (S).

Charles Bonn, « *La littérature algérienne francophone serait-elle sortie du face-à-face post-colonial ?* » in Beïda Chikhi et Marc Quaghebeur (ss dir.), *Les écrivains francophones interprètes de l'Histoire – entre filiation et dissidence*, P.I.E. Peter Lang, Bruxelles, 2006.

Jean Déjeux, *La littérature maghrébine d'expression française*, vol. 1. Centre culturel français, 1970.

Gilbert Grandguillaume, « *La Francophonie en Algérie* », *Hermès, La Revue*, n°40, pp. 75/8, 2004.

Jane Hiddleston, « *Francophone North African Literature* » *French Studies*, 70.1, pp. 82-92, 2016.

Moya Longstaffe, "A Happy Life and a Happy Death : The Quest of Camus's *Etranger*." *The French Review*, 64.1, pp. 54-68, 1990.

Christine Margerrison, et al., *Albert Camus in the 21st Century: A Reassessment of his Thinking at the Dawn of the New Millennium*, n° 308, Rodopi, 2008.

Christiane Ndiaye, et al., *Introduction aux littératures francophones : Afrique, Caraïbe, Maghreb*, PUM, 2004.

Thierry Perret, "Le contre-Meursault et ses lectures.", *Études littéraires africaines* 39, pp. 162-168, 2015.

Dominique Wolton (ss dir.), *Mondes francophones – auteurs et livres de langue française depuis 1990*, ADPF, Ministère des Affaires étrangères, 2006.

Kamel Daoud :



Fig.1 : *Moulay Abderrahmane, Sultan du Maroc*, 1845, huile sur toile, 340x377 cm, Eugène Delacroix, musée des Augustins, Toulouse, France



Documents

UNE HISTOIRE MECONNUE D'UN TABLEAU DE DELACROIX

**Professeur Jamal Hossaini-Hilali
(Docteur en médecine vétérinaire,
I.A.V. Hassan-II, Rabat, Maroc)**

Le voyage au Maroc, effectué par l'artiste Eugène Delacroix dans les six premiers mois de l'année 1832 compte parmi les épisodes les mieux connus et documentés dans la carrière de l'artiste grâce aux notes prises, aux lettres écrites, aux calepins dessinés et la tenue d'un journal de voyage. Delacroix faisait partie, comme une sorte de reporter d'antan, d'une mission officielle de la diplomatie française au Maroc dont le but était d'apaiser quelques problèmes de voisinage entre le Maroc gouverné alors par le sultan Moulay Abderrahmane et la France qui venait d'occuper, environ une année et demi auparavant, l'Algérie voisine. En effet le but de l'ambassade menée par le comte de Mornay était d'obtenir du sultan, entre autres, une amitié ou tout au moins la neutralité vis-à-vis du soulèvement des Algériens contre la prise d'Alger. Delacroix va pérenniser ce voyage dans plusieurs toiles de maîtres dans la plus connue est *Moulay Abderrahmane : sultan du Maroc*, qui reste le plus grand tableau de Delacroix inspiré par son séjour dans l'empire chérifien. L'histoire ce tableau, conservé actuellement au musée des Augustins à Toulouse, est d'un intérêt historique indéniable.

Le voyage

Après une courte escale à Algésiras le 21 janvier 1832, l'ambassade débarqua à Tanger le 24 et y fut immobilisée plusieurs semaines, attendant l'ordre du sultan, à cause, entre autres, du mois de Ramadan et du décès prématuré du frère du souverain. Le voyage de Tanger à Meknès s'est fait sous une escorte envoyée par le sultan et permettait à Delacroix de découvrir la campagne marocaine sauvage et pittoresque, parfois rebelle et insoumise. L'artiste ne cessa, durant son périple, de dessiner et d'écrire pour garder en mémoire tout le pittoresque qu'il découvre. Il délaissa la

peinture à l'huile, trop prenante, pour se limiter à des croquis, esquisses et études sur papier à la mine de plomb, à l'encre ou à l'aquarelle. Le tout rassemblé dans des albums et carnets qui vont lui permettre d'avoir une base riche et variée pour exécuter des toiles de grande facture dont on peut citer : *Costumes du royaume du Maroc*, *Les convulsionnaires de Tanger*, *Le caïd : chef marocain*, *Intérieur d'une cour au Maroc*, *La noce juive dans le Maroc* et bien sûr beaucoup de tableaux représentant le jeu de la poudre ou *fantasias*.

L'audience sultanesque

L'audience solennelle de l'ambassade, dirigée par le très parisien comte de Mornay, s'est tenue dans la ville impériale Meknès, le 22 mars 1832. Dès le lendemain de l'audience, Delacroix décrit la scène dans une lettre envoyée à son ami Pierret : « Il reçoit son monde à cheval lui seul, sa garde à pied à terre. Il sort brusquement d'une porte et vient à vous avec un parasol derrière lui. Il est assez bel homme ». Delacroix enregistre dans un de ses précieux albums de voyage conservés au musée du Louvre, les croquis de la scène avec de précieux détails : « Puis le roi s'est avancé vers nous et s'est arrêté très près. Grande ressemblance avec Louis-Philippe. Plus jeune. Barbe épaisse. Médiocrement brun. Burnous fin et presque fermé par devant. Haïk par-dessus sur le haut de la poitrine et couvrant presque entièrement les cuisses et les jambes. Chapelet blanc à soies bleues autour du bras droit qu'on voyait très peu. Etriers d'argent. Pantoufles jaunes non chaussés par derrière. Harnachement et selle rosâtre et or. Cheval gris. Crinière coupée en brosse. Parasol à manche de bois non peint, une petite boule d'or au bout. Rouge en dessus et à compartiments dessous rouge et vert »

Le tableau

Il représente le sultan Moulay Abderrahmane sortant de son palais de Meknès escorté de sa garde et à sa droite deux personnages clefs du Makhzen : Le caïd Ben Abbou, reconnaissable à sa barbe pointue et nez busqué, qui était à la tête de l'escorte accompagnant la mission française de Tanger à Meknès. Toute la logistique et la sécurité du voyage reposait sur ce personnage ; et Sidi Tayeb Biaz : administrateur des douanes à Tanger. A gauche du sultan, le garde en chef Mokhtar tenant le cheval gris pommelé appelé en marocain *hjar El oued* (littéralement pierres de rivière). Au premier plan, le sultan et son cheval constituent le

point focal de la composition (fig1). Le cheval, avec un regard vif, scrute les invités vêtue à la mode arabe ce qui fait dire à beaucoup d'historiens, par méconnaissance de l'histoire de ce tableau, que ces personnalités reçus font partie d'une délégation algérienne qui est venu à Meknès pour demander de l'aide militaire. Le souverain projette son regard à l'horizon contemplant la foule. Le sultan ne donne audience qu'à cheval était une règle chez Moulay Abderrahmane et chez les sultans alaouites.

La scène vécue par Delacroix en ce 22 mars 1832 était un peu différente de celle figée dans le tableau. En effet, dans la réalité historique, le sultan donna une audience à l'ambassadeur de France, le comte de Mornay, envoyé extraordinaire du roi Louis-Philippe, qui s'est présenté naturellement à la cérémonie avec une tenue européenne (redingote, chapeau etc). Comme le montre la figure 2, Delacroix avait inclus cette représentation dans quelques études et esquisses mais finira à enlever la présence de la partie française de l'œuvre finale. Différentes hypothèses peuvent être avancées pour expliquer cette décision du peintre. Peut être que Delacroix a jugé qu'une présence européenne allait du point de vue esthétique déranger l'ambiance pittoresque et orientaliste de ce Maroc, resté jusqu'à cette date, impénétrable et mystérieux pour la majorité des européens. Peut être aussi que Delacroix, en exécutant ce tableau en 1845, soit 13 ans après la cérémonie, ne voulait pas faire revivre à l'opinion publique française l'échec de cette mission diplomatique de 1832 puisque le sultan Moulay Abderrahmane continua à aider le soulèvement des algériens sous l'égide de l'émir Abdelkader jusqu'à ce que la France réussit à trancher la question sur le terrain avec le bombardement des villes de Tanger et Mogador et bien sûr la bataille d'Isly en 1844 et la défaite des troupes marocaines sous le commandement du fils du sultan dont la tente souveraine fut exposée avec tout le butin de guerre dans les jardins des tuileries à Paris. Toujours est-il que quelques soient les explications, il faut admettre que ce fut un trait de génie d'avoir osé éliminer la représentation de la délégation française de la composition. En 1965, le tableau de Delacroix fut édité sous forme d'un timbre postal par la poste du Maroc pour rappeler aux générations d'alors cet épisode, qu'on semble oublier, de l'histoire franco-maghrébine.

Bibliographie

Delacroix E. 1999. *Souvenirs d'un voyage dans le Maroc*. Edition Gallimard, Paris, France.

Hossaini-Hilali J. 2015. *Le cheval dans l'œuvre des artistes peintres*. Salon du cheval d'El Jadida, Conférences culturelles et scientifiques.

Lambert E. 1953. *Histoire d'un tableau : Abd Er Rahman sultan du Maroc*, Collection Hesperis, N°14, 1953.

Fig 2. Etude au crayon de l'audience royale montrant le sultan Moulay Abderrahmane sur son cheval et le comte Charles de Mornay à droite, par Eugène Delacroix.



Document 2 (ci-contre) :

Les fidèles lecteurs des précédents numéros du Courrier de la SIELEC (notamment les n° 2 et 6) se souviendront très certainement des diverses contributions concernant Jean Sermaye, Grand Prix dun roman colonial.

Nous avons donc jugé qu'il était judicieux de reproduire le document ci-contre, extrait de la *Revue des troupes coloniales*, n° 289 (juin 1947), p. 83-88, et transmis par Roger Little, ce dont nous le remercions vivement.

POUR IZZA

La jolie bergère

JEAN SERMAYE

(Grand Prix du Roman Colonial) *

Se glissant à travers un fouillis de rocs et de verdure humides, dédaignant la sente muletière dévalant en spirales vers la vallée, l'homme descendait par le lit de l'Assif, sautait de cascade en cascade, s'agrippait des mains et des pieds aux aspérités des pierres moussues.

Large d'épaules, solidement campé sur ses longues jambes de coureur de pistes, il se rendait aux maisons fumantes d'Amrad-la-Roche-Creuse renouveler sa provision de poudre. Une panthère avait fait son apparition dans le massif forestier du Meïkor où pacageaient ses moutons.

Il dévalait la pente au trot rapide des montagnards, son lourd burnous de poil de chèvres relevé jusqu'à la ceinture dénudant ses cuisses musclées, toutes brillantes de gouttelettes d'eau.

Dépassant les noyers géants, ceinture protectrice du village contre le vent des hauteurs, il entra sous les oliviers, cueillit au passage une fleur de sureau, cherchant du regard le chemin creux qui entoure de son fossé les mesures d'argile aux toits plats.

Il le vit, l'atteignit en quelques foulées, puis d'un bond franchissant une touffe de lentisques il s'engouffra dans le chemin.

Un cri aigu, le fracas d'une cruche qui se brise et l'homme se trouva face à face avec une femme revenant de la source, une femme épouvantée par sa brusque apparition.

Elle se tenait droite, tremblante, un peu honteuse de sa frayeur en présence de l'inconnu qui lui semblait un berger, comme son frère, son aîné de quatre ou cinq ans.

Tête baissée, les yeux mi-clos, le regard fuyant de côté, à la mode des filles de la montagne, elle restait sans parler n'osant lever les yeux sur l'homme.

Lui souriait, scrutant la poitrine menue

dans l'entrebâillement de l'ample robe de laine rugueuse serrée au-dessus de la taille par une sombré cordelière.

Elle est toute jeune, pensait-il. C'est une fille d'En Bas où la vie est douce. Une fille qui gardera longtemps sa peau de jeunesse. Une fille pas comme les nôtres, du Haut-Mont où le grand froid ride et tanne la peau.

Celle-ci a les yeux de la couleur du ciel matinal. Ses cheveux ont le roux doré des épis d'orge. C'est un djenn secourable qui l'a placé sur ma piste cette fille aux seins de promesse.

Cependant, comme il est d'usage, il devait nommer son frère pour se faire connaître à cette fille d'Amrad, usage qu'il oubliait dans son agréable surprise.

— Rassure-toi, Gazelle dit-il enfin. Je suis Asso fils de Bou Tazougt des Aït Mizane. Je viens acheter de la poudre. Un gros chat, là-haut, traque mon troupeau.

— Et moi je suis Izza. Mon père et ma mère ne sont plus. L'oncle Moulay Hachem prend soin de moi.

— Moulay Hachem le moqqadem d'Amrad ? L'ancien amghar, chef de guerre des Aït Zeggout ?

— Lui-même. Un vieux chef marqué par les combats. Un vieux chef qui a du bien.

- Et qui va te marier sans retard ?

- Oh non ! Il attend. Il ne veut comme épouseur qu'un vaillant qui aura sur la poitrine le signe de la bravoure.

Des bruits de pas se firent entendre. Une vieille femme approchait, cruche à l'épaule.

Preste. Izza s'enfuit grim pant vers les mesures au son mou de ses pieds nus. Légère, elle courait non sans se retourner, une ou deux fois, vers l'homme qui la suivait des yeux.

Asso, quand elle eut disparu quitta le chemin creux, errant pensif dans la vallée parmi les cultures que séparaient des murettes de pierres.

Il ne songeait plus à son besoin de poudre. Il avait la tête pleine d'Izza dont il croyait respirer l'haleine dans le parfum des sureaux. Il rêvait de batailles, d'exploits surhumains, de

grandes et belles choses à accomplir, lui laissant boire, en récompense, le petit lait des dents saines de la fille d'En Bas.

Des jours passèrent.

Et puis, après que les femmes de sa parenté se furent entremises, après qu'elles eurent mené les fiançailles, Asso pour répondre aux exigences de l'oncle rigoureux s'était enrôlé comme gommier.

Il était parti pour faire la guerre au pays des Francs, guerre que les Anciens disaient terrible, mais où les vaillants gagnaient de la gloire à faire pâlir de jalousie les plus rudes guerriers des tribus.

Maintenant, sous le ciel brumeux d'Italie, en plein hiver, le gomm de Chambrun devait, en haute montagne s'assurer la possession d'un col. Par-là, les troupes françaises pourraient entreprendre une fructueuse manoeuvre sur le flanc de l'ennemi.

Le col, par malheur, était commandé par un certain piton de fâcheuse renommée, le piton 22 d'après la carte, piton qui était le cauchemar du Capitaine Dastier chargé de l'enlever.

Bloqué devant lui depuis une semaine, le capitaine se vouait à tous les saints à la recherche d'une solution.

Pourtant, le temps pressait. L'État-Major impatient harcelait le commandant de groupe qui, ce matin-là, avait convoqué le capitaine.

— Eh bien, Dastier, ce piton ?

— Ne m'en parlez pas, mon colonel, il fait mon désespoir. Hier encore il m'a coûté quatre hommes, quatre de mes gommiers, les meilleurs. Des chleuhs de l'Ouanoukrime, des gaillards qui n'auraient fait qu'une bouchée des fritz de là-haut s'ils avaient pu les aborder.

— Morts ?

— Déchiquetés par une de leurs torpilles. Ils tirent bien, les animaux. Ils placent leurs coups de mortier comme à la main.

— Parbleu ils dominant nos lignes. Ils voient à l'oeil nu. Pas un mouvement ne leur échappe et chaque fois ils le sanctionnent. Balles ou torpilles manquent rarement leur but.

— Je ne le sais que trop, mon colonel.

Voilà six jours que je me heurte à ce nid d'aigles. Mon goum a perdu trois sous-officiers français, deux marocains, vingt-trois goumiers. C'est intolérable.

— Sans compter qu'il contrôle tout notre secteur et qu'il paralyse notre progression. Déclencher l'assaut des hauteurs voisines sans l'avoir réduit c'est courir à un échec. Où en êtes-vous de vos reconnaissances ?

— Partout elles accrochent à des nids de mitrailleuses qui les déciment. Le col est bien gardé. Cependant, j'ai idée que la face Nord-Ouest du piton nous offrirait un chemin d'accès.

— Oui, les photos d'avion l'indiquent. À mi-hauteur du col, une grimpelette dessert le fameux piton.

— Dire qu'il n'y a guère que huit ou dix boches dans cette aire et qu'ils nous immobilisent. Il faudra, mon Colonel, courir le risque de l'enlever vaille que vaille et le payer son prix.

— Le général voudrait éviter la casse. Nous avons encore deux jours avant l'attaque que vous savez. Tentez d'autres patrouilles, capitaine. C'est le diable s'il n'y a pas une fissure dans ce chaos de montagne. Nos goumiers auraient chance de s'y infiltrer pour atteindre le piton.

— C'est le diable, comme vous dites, mon colonel, mais ces damnés fritz ont le diable pour eux.

Soucieux, le capitaine Dastier quitta son chef pour rejoindre son goum échelonné sur les bords rocheux d'un étroit ravin parsemé de genévriers.

On l'aurait dit vide de toute présence humaine ce ravin coupant presque à angle droit les pentes de deux hauts massifs entre lesquels s'enfonçait ce col que défendait le sinistre piton 22 érigé sa silhouette abrupte en sentinelle imposante et dangereuse.

On l'aurait dit vide de présence humaine, ce ravin vers lequel marchait le capitaine, longeant soigneusement, malgré ses préoccupations, une murette formant boyau de communication. Elle était si habilement amalgamée au paysage, cette murette, qu'il fallait des yeux de topographe pour la déceler de loin.

Néanmoins le passage de l'officier n'avait pas échappé à l'attention du piton, car une torpille vint s'écraser en arrière de sa piste, puis d'autres encore dont l'éclatement strident se mêlait au grondement sourd du canon tonnant vers le centre du secteur.

Ça et là, au ras du sol, dans des anfractuosités de rochers, derrière des tas de neige, où ils s'étaient aménagés des abris, véritables terriers de fauves, des visages bruns, aux yeux vifs, aux dents claires, montraient des goumiers aux aguets.

C'étaient des abris de secondé ligne reliés les uns aux autres par des amas de pierres entremêlés de broussailles constituant une sorte de tranchée.

Plus loin, à trois ou quatre cents mètres de la base du piton, un petit poste avancé surveillait l'origine du col, mais observait, de façon toute particulière, la redoutable position ennemie dans l'espoir d'y découvrir une possibilité d'escalade.

D'instinct, pour ainsi dire, le capitaine se trouve au petit poste qu'un sous-officier français, vétéran des colonnes dans le Haut-Atlas, commandait.

D'instinct aussi, comme son colonel, Dastier posa au sergent-chef la même question :

— Et ce piton, Ribeaudin ?

— Ce chameau de piton, mon capitaine, il fait du propre. Il y a vingt minutes il nous a aspergés de main de maître. On croirait que le fritz passe son temps à nous espionner. Dès qu'on bouge, vlan, les torpilles arrivent.

— Pas de casse ?

— Non, mon Capitaine. Les goumiers sont sur l'oeil. Ils se terrent comme des rats au moindre sifflement de projectile.

— Et rien de nouveau pour la grimpelette ? Les patrouilleurs n'ont rien repéré ? Aucun raidillon pour aller dire deux mots aux Boches ?

— Rien à faire, mon Capitaine. Ces boches la connaissent la montagne. Ils ont bien choisi leur piton, le sacré 22 que tout le secteur appelle, vous le savez, le piton Dastier.

— Très gentils les camarades. Ils me le donnent comme s'il était déjà pris.

— Pour le prendre on le prendra, mon

capitaine, mais comment ?

Dans leur abri, derrière l'officier, les goumiers palabraient. Eux aussi parlaient du piton et le capitaine entendit un berbère affirmer, avec véhémence :

— Je te dis, Puce-Rouge, que chez nous le piton de Sidi Cham Arrouch est tout pareil à celui-là, à mi-hauteur, les trois buissons accrochés au roc. Qui veut l'assistance du Père des Génies grimpe à son tombeau par le flanc du piton. Ici, c'est tout pareil, en vérité.

— Qui est ce goumier si affirmatif, sergent-chef ?

— C'est Asso fils de Bou Tazougt des Aït Mizane. Un jeune, mais un dur. Un parmi les meilleurs.

— Appelez-le.

Un solide gaillard mince de taille, large d'épaules, aux traits décidés se campa devant l'officier.

— Tu dis, Asso, que le piton est pareil à celui de ton pays ?

— Oui, mon Capitaine, par Allah ! Si pareil que je croirais trouver là-haut le sanctuaire de Sidi Cham Arrouch, si les maudits ne le tenaient pas. Souvent, chez nous, je me suis hissé jusqu'au Saint pour obtenir sa protection.

— Eh bien, mon brave Asso, fils de Bou Tazougt, tu devrais bien demander au Saint Homme qu'il nous fasse cadeau du piton, sans quoi il faudra beaucoup de sang pour l'enlever.

— Sidi Cham Arrouch le peut, mon Capitaine. Il accorde ce qu'on lui demande quand on grimpe jusqu'à lui.

Après un salut, le jeune goumier se nicha près d'une mitrailleuse pour son tour de veille.

Le capitaine Dastier, un peu détendu par la confiance de ses rudes montagnards en leur propre valeur, rejoignit son poste de commandement, accompagné par ces derniers mots du sous-officier :

- On finira bien par l'avoir leur satané piton.

La nuit était tombée, opaque,

silencieuse, dans le cycle des hautes montagnes enneigées, la nuit troublée, çà et là, par l'éclatement d'une torpille, par la lueur d'une fusée, par le fracas intermittent du canon. Tout semblait calme dans le secteur tenu par les goumiers où le va-et-vient du ravitaillement nocturne ne faisait aucun bruit.

Soudain, sur le piton 22, ce fut le vacarme de hurlements farouches, de crépitements de mitraille, d'explosions précipitées, de grenades, de clameurs humaines dominant peu à peu le tumulte d'un bref combat, sombrant, tout à coup, dans le grand silence des hauteurs.

Partout, dans les lignes adverses, le sillon embrasé des fusées éclairantes ponctuait la nuit, décelant l'inquiétude des guetteurs.

Au petit poste, Ribeaudin, en alerte dès la première mitraillade sur le fameux piton, constatait l'absence, à son créneau de tir, d'Asso des Aït Mizane. Sa djellabah, son équipement, ses armes gisaient, en paquet, à son trou de veille.

— Où est Asso gronda le sous-officier ?

— Asso ? Écoute-le rétorqua Krimou, celui qu'on appelait la Puce Rouge. Écoute-le crier, çà vient de là-haut !

— Y a Allah, mon capitaine ! Y a Allah ! Sidi Cham Arrouch te donne le piton 22 ! Viens vite, le piton est à toi ! Viens vite, je ne puis plus le garder ! Viens vite par Allah le Clément.

Oh ! ce fut rapidement fait. Tout était prêt, toujours chez les goumiers, pour le bond en avant, pour la ruée dans le col, l'enfoncement de l'ennemi terrifié.

Tout était prêt pour la grimpée, par le raidillon du piton, libre désormais, le piton escaladé par Asso, fils de Tazougt comme il escaladait dans l'Atlas, le roc du Père des Génies.

Demi-nu, poignard aux dents, un sac de grenades sur ses reins, le Chleuh avait tenté l'escalade, « servi » les deux sentinelles, « tassé » dans leur refuge les huit servants des mortiers et des mitrailleuses ennemies.

Il était tailladé de blessures, Asso le montagnard berbère. Déchiré par les rochers, labouré par deux balles, mais riant à belles dents

claires, il clamait sa joie d'avoir gagné l'aide de Sidi Cham Arrouch, d'avoir, avec le piton, conquis, en récompense, la fille aux seins de promesse qui l'attendait au village d'Amrad.

Le lendemain, le communiqué se fleurrissait de ces mots : les troupes françaises se sont emparées d'une hauteur stratégique importante.

* *Revue des troupes coloniales*, n° 289 (juin 1947), p. 83-88.

Jean Sermaye :



Débat

UN ORIENTALISME SANS REPENTIR NI NOSTALGIE ?

*Entretien avec PERONCEL-HUGOZ
(Journaliste, essayiste, Maroc)*

Péroncel-Hugoz, né en 1940 à Marseille, est diplômé de Sciences-Po Paris, de la Faculté des lettres d'Alger, de l'Institut des Hautes Etudes internationales de Genève et de l'Institut international des langues du Caire. Il poursuit une carrière de journaliste et d'essayiste, essentiellement dans les colonnes du quotidien *Le Monde*, à partir de 1969, notamment comme correspondant à Alger, au Caire, puis lors de la guerre du Liban à partir de 1976 et comme envoyé spécial dans une centaine de pays des cinq continents. En 1983, *Le Radeau de Mahomet*, essai dans lequel il décrit un "danger islamiste", le place sous les feux médiatiques. En 2004, il quitte *Le Monde* tout en restant statutairement membre à vie de la Société des Rédacteurs de ce quotidien. Depuis 2003, Péroncel-Hugoz donne une chronique au bimensuel *La Nouvelle Revue d'Histoire*, et depuis 2014, il publie un *Coup de dent hebdomadaire sur le360*, quotidien casablancais en ligne. Péroncel-Hugoz, établi, à mi-temps depuis 2005, à Mohamédia (Maroc), y poursuit une activité éditoriale, dirigeant depuis 1996, la collection orientaliste *Bibliothèque arabo-berbère (BAB)* chez Eddif à Casablanca et depuis 2010, la collection *Maroc* chez Afrique-Orient ; depuis 1987, il a édité plus de soixante volumes, concernant le monde arabo-musulman (cf. bibliographie). Il a répondu aux questions de la SIELEC.

SIELEC – D'abord une question personnelle, M. Péroncel-Hugoz : Ayant travaillé dans de nombreux pays, pourquoi avez-vous choisi de vous établir, en grande partie, au Maroc ? Pourquoi spécialement à Mohamédia ?

Péroncel-Hugoz - De grâce ne bondissez pas de stupeur, comme mes confrères de Radio-France internationale, qui, il y a quelques années, me posèrent la même question et auxquels je répondis en toute franchise : j'ai installé au Maroc une partie de mes pénates, à partir de 2005, car j'avais toujours résidé jusque-là dans des républiques (France, Suisse, Egypte, Algérie, Liban, Pakistan, etc.) et j'avais envie de vivre désormais sous une autorité monarchique. Certes la Chérifie présente aussi, à mes yeux, d'autres avantages en matière d'art de vivre, de paysages, d'histoire, de coût de

la vie, de francophonie, etc. mais si la République marocaine, souhaitée en 1949 par le pied-noir algérien Jacques Berque, alors affecté aux Affaires indigènes du Maroc sous protectorat français, avait été proclamée, je ne serais certainement pas venu y vivre. Avant la chute des Pahlavi, j'avais songé à m'installer en Iran où la dynastie, comme à Rabat, était alors francophile et francophone et où, en plus, il n'y avait aucun contentieux colonial avec Paris. Pourquoi à Mohamédia ? Parce que, comme Lévi-Strauss, je fuis les touristes et, dans l'ancienne Fédala, quelques usines font déguerpier les dits touristes de cette ville, qui est un peu le "Hyères marocain" avec ses 10 000 palmiers dont les premiers furent plantés par ordre de Lyautey lui-même.

SIELEC - Vous avez débuté, en 1974, par "Le Royaume arabe ou L'Algérie sous Napoléon III". Est-ce que cette recherche correspondait, pour vous, à l'époque, à l'une de vos préoccupations dominantes ? Et aujourd'hui ?

PH – La politique du "Royaume arabe" de Napoléon III en Algérie ? En 1962, année de l'indépendance de l'Algérie (et de ma sortie de Sciences-Po pour aller directement là-bas réaliser mon premier "reportage de terrain" durant l'été 1962), m'attirait ce pays dont le neveu de Napoléon 1er aurait pu faire un autre Empire chérifien avec, à sa tête, le ... chérif Abdelkader, bien servi par des contrôleurs civils comme ceux qui modernisèrent le Maroc sans l'abîmer ... Hélas ! La "bêtise des républicains" (Flaubert, *Œuvres de jeunesse*) empêcha ce beau projet. Après cette première expérience, fort rude, en 1962, j'ai donc, en 1965, été volontaire pour aller remplir mes obligations militaires au service de la jeune République algérienne, mais sous statut civil. Je fus notamment administrateur au ministère algérien de l'Agriculture. Je pus aussi me plonger dans les archives et les paysages d'Algérie et y préparer *in situ* mon mémoire pour l'université de Genève sur le "Royaume arabe". Ma "vocation arabo-islamique" est partie de là. J'ai ensuite appris un peu d'arabe à l'Institut Bourguiba de Tunis puis au Caire quand j'y fus nommé correspondant du *Monde* quelques jours avant la guerre d'Octobre 1973. A l'origine je voulais être fonctionnaire international, peut-être à Bruxelles ... Le "Royaume arabe" m'a sauvé d'une aussi terne destinée ...

- A suivi, en 1983, "Assassinat d'un poète, Jean Sénac". En quoi la figure de Sénac est-elle, pour vous, emblématique ?

- Elle est hélas, je crois, emblématique de ce que disait Kipling sur le fait qu'Orient et Occident ne se rencontreront jamais ... J'ajouterai : sauf pour s'entretuer ... De cette incommunicabilité tragique, Sénac est mort, assassiné sans doute par la branche islamiste des services secrets algériens, en 1973. Sénac fut un pied-noir islamophile et indépendantiste, proche du président Ben Bella mais il lui manqua d'avoir prononcé la *chahada* qui l'aurait transformé en "vrai croyant", et alors il serait devenu aussi populaire en Algérie que le très colonial peintre orientaliste Dinet mué en Nasreddine ... Il aurait aussi fallu que le poète cessât de porter sa pédérastie comme une décoration, à la parisienne, et qu'il se contentât de la pratiquer avec pudeur et discrétion, comme Dinet, et comme c'est l'usage en Islam depuis toujours. A quoi tient une vie ? ...

- Alors que vous avez poursuivi une carrière de journaliste, un peu partout dans le monde, pourquoi vous consacrez-vous à rééditer, depuis 1996, d'anciens textes orientalistes, épuisés, oubliés, de la bibliothèque coloniale, concernant le monde arabo-musulman, et en particulier le Maroc ?

Par plaisir de lire et faire lire des textes souvent littérairement très valables et bêtement dénigrés pour leur "colonialisme", textes qui, en plus, je le constatai très vite, intéressaient un fort nombre d'anciens colonisés de culture française. Je voulais aussi montrer à travers certains de ces écrits, l'amour – et non le mépris, comme on a essayé par la suite de le faire croire, surtout d'ailleurs du côté parisien – porté aux colonies, aux protectorats, aux mandats et à leurs habitants, leurs arts, leur Histoire, par la majorité de nos "colons" – sans parler des bienfaits sociaux, médicaux, économiques qu'ils apportèrent le plus souvent avec eux. Le paradoxe c'est que les colonisateurs génocidaires anglo-saxons sont arrivés à donner des leçons de vertu à la terre entière alors que, par eux, les colonisés furent souvent maltraités voire supprimés. Comme l'a dit Nelson Mandela, le 30 janvier 2003, le génocide des Amérindiens est bien une des pires "atrocités" de l'Histoire ... J'en avais marre aussi d'entendre des Français se lamenter de l'absence d'un Kipling chez nous alors que nous en avons eu au moins une bon -

-ne douzaine : les Frères Tharaud, Le Glay, Montherlant, Chateaubriand, Nerval, Lyautey, Aubin, Chevrillon, Dumas Père, Loti, Barrès, Lamartine, Bonjean, etc., etc. Sans omettre Morand ou Farrère, inspirés eux aussi par notre aventure ultramarine.

- Dans ce domaine, le livre très controversé d'Edward Saïd, "L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident" est venu jeter, en 1980, un "pavé dans la mare" des orientalistes. Comment vous situez-vous aujourd'hui par rapport à lui ?

S'agissant d'Edward Saïd, je n'en tire aucune gloire - on est toujours un peu mal quand on est seul - mais je fus et reste, sauf erreur, le seul journaliste occidental à avoir dit et à dire non à son saccage de l'orientalisme "résidence secondaire de l'esprit occidental" (selon le *déconstructeur* Bruno Etienne), et résidence *légitime* à mes yeux. Je ne fis que croiser jadis Saïd au Caire mais je l'ai lu et relu, et lu aussi les écrits de ses suiveurs : j'en suis arrivé à la conclusion que le Palestinien *huguenot* Saïd, - *dhimmi* souffrant sous la majorité musulmane, comme tout *dhimmi*, mais ne pouvant en parler de peur d'être accusé de "poignarder ses frères palestiniens en lutte contre les sionistes" -, le *huguenot* Saïd a donc passé ses nerfs en démolissant ce beau monument sorti des mains d'orientalistes européens très majoritairement catholiques ...

- Vous avez édité, en 2010, des "Lettres marocaines" de Lyautey. Pensez-vous que le Maréchal a joué un "rôle positif ou négatif", pour reprendre ironiquement les termes du débat bien connu ?

- Je pense, comme nombre de Marocains (et très peu de Français, désinformés sur ce sujet) que Lyautey fut le sauveur du Maroc traditionnel qu'il cura et rajeunit mais on ne le dit plus pour pas que le sultan soit accusé de "collaboration", mot qui tue, comme on sait ; on ne dit donc plus que Lyautey put travailler en paix grâce à la bienveillante attention de Moulay-Youssef, régnant de 1912 à 1927. La correspondance peu connue de Sa Majesté chérifienne et du maréchal-résident atteste de cette bénéfique coopération sur les réalisations de laquelle s'est bâti le Maroc moderne. Le roi Hassan II qui ne craignait pas de braver le "colonialisme correct", déclara un jour au pied-noir marocain gaulliste Michel Jobert : « Il est de bon ton de critiquer l'occupation

occupation française [au Maroc] mais ces gens, notamment les officiers des Affaires indigènes, ont aimé ce pays, ses habitants, et ont fait plus pour eux que bien des Marocains ne feraient » (*Le Monde* du 20 novembre 1993).

- Justement, "Un quart d'heure avant le Protectorat", votre réédition, en 2015, de Maurice Le Glay, montre que le Protectorat au Maroc a rempli le vide politique laissé par l'Empire chérifien déclinant. Quelle place attribuez-vous au berbérisme ?

- J'ai des "vices colonialistes" mais pas celui du "berbérisme" même si j'ai republié Le Glay, lu et apprécié Montagne, Basset, Euloge, etc. J'éprouve de la sympathie pour les Berbères qui résistèrent à l'islam « en apostasiant 12 fois en 70 ans » (Ibn Khaldoun) mais à la relative "pauvreté" des cultures berbères, j'ai préféré la pleine civilisation arabe, avec son art de vivre, sa musique, sa littérature et surtout son architecture. Les Berbères ont été à la fois brimés et sauvés par l'islamisation car, je l'ai vécu au Proche-Orient au jour le jour, rien n'est pis que le statut de *dhimmi* ... Hélas ! À notre époque ce statut n'a fait qu'empirer. En 1992, le courageux musulman égyptien Farag Foda ⁽¹⁾ en est mort, seul et unique en son genre ; et les pauvres Coptes, lors de l'éviction du Frère musulman Morsi, légalement élu, par le putschiste maréchal Sissi, en 2013, ont subi plus de destructions et pillages que lors de l'invasion arabe de l'Égypte en l'an 639 ... Sur la question des *dhimmis* je crains hélas ! que l'islam soit irréformable ...

- Pouvez-vous donc présenter, aux lecteurs de la SIE-LEC, votre nouvelle collection "Maroc" éditée à Casablanca ? Peut-on facilement, en France, s'en procurer les volumes ?

- Cette collection, comme les trois précédentes que j'ai créées et dirigées à Paris ou Casablanca (*Islamie, Nadir, Bab*) vise surtout le public francophone au Maghreb, c'est-à-dire Maroc et Tunisie car l'Algérie, on le sait, est un cactus pour tout ce qui vient de Chérifie ... S'agissant de la France, les librairies, sauf exception comme le Mucem à Marseille ou la librairie de l'Institut du monde arabe à Paris, plus parfois quelques petites enseignes orientalistes, ne s'intéressent guère hélas ! à ce qui se publie outre-mer, et je dois dire aussi que les éditeurs marocains, sauf exception, ne font guère de travail de prospection outre-Méditerranée ...

- Vous avez publié, en 2010, "Le Maroc par le petit bout de la lorgnette". Quelle est, pour vous, la place de cet ouvrage dans votre bibliographie ?

- Cet essai historique sur le Maroc, où rien n'est inventé ou romancé, a connu deux éditions à peu près identiques (non, pas de problème de censure !), sous des titres différents, en 2010 et 2014. Mes deux ou trois livres qui ont eu le plus d'échos sont *Le Radeau de Mahomet* (1983), *Une Croix sur le Liban* (1984), *Villes du Sud* (1990) et *Traversées de la France* (2004). Je ne me targue pas d'être écrivain, comme certains collègues dès qu'ils ont publié un *Que sais-je ?* mais essayiste. La dizaine de petits volumes que j'ai écrits sont des livres de journaliste où j'ai développé ce que je n'avais pu faire dans les colonnes de plus en plus étroites du *Monde* ou autres titres, et où, en outre, certains thèmes comme l'islamisme étaient de plus en plus soumis à cette catastrophe qu'a été la soumission de notre intelligentsia à l'impitoyable "correction politique" importée des States ... Dieu merci, les travaux sérieux et profonds de feu Jacques Marseille et Daniel Lefeuvre ont, je crois, commencé à montrer que notre expansion mondiale ne fut surtout pas une question de profit, bien au contraire ! Ni, bien sûr, une entreprise d'enfants de chœur car, comme l'a dit d'une manière très crue le *déconstructeur* Jacques Derrida dans *Foi et savoir*, en 2000, « tous les Etats ont leur origine dans une agression de type colonial ».

- Vous avez édité, en 2011, "Arabes, si vous parliez..." du président tunisien Moncef Marzouki qui a joué un rôle politique à la suite du "Printemps arabe". Qu'avez-vous pensé de ce "Printemps arabe" ?

- Au milieu de l'année 1980, j'avais lu les propos incroyablement francs, réalistes et sainement violents d'un opposant tunisien, le docteur Moncef Marzouki, sur l'incapacité des Arabes à battre leur propre coup plutôt que de toujours accuser le "colonialisme", vieux croquemitaine mort et enterré, de leurs maux post-coloniaux. *Arabes, si vous parliez* ... dudit Marzouki fut donc le titre avec lequel, en 1987, je me lançai dans la direction de collection : ce texte eut son petit succès, surtout parmi les tiers-mondistes européens mais fut peu lu parmi les Arabo-musulmans, malheureusement, peu enclins, par leur culture de "meilleure des communautés" (*Coran*) à s'autocritiquer. Lorsque se déclencha le Printemps arabe à

Tunis, en 2011, je tombai d'accord avec Marzouki, rentré triomphalement à Tunis, où il allait présider son pays, qu'il fallait republier son texte de 1987, plus actuel que jamais. Nous le ressortîmes, donc, sans y changer un mot – mais le livre tomba encore plus à plat qu'en 1987, parmi les Arabes, notamment en Tunisie ... J'en conclus que le Printemps arabe était mal parti et au reste il n'y a qu'à voir ce qu'il a donné jusqu'ici au pays du Jasmin : insécurité sanglante, dégringolade économique, recrutement djihadiste, vague d'émigration, etc. Mais la démocratie a progressé, me rétorquerez-vous ? Peut-être, mais la démocratie ne se mange pas en salade et qui vous a dit, d'ailleurs, que ce système inventé en Europe anglo-saxonne était utilement transposable en terre d'Islam où la loi divine l'emporte sur les lois humaines ...

- Envisagez-vous l'avenir des relations entre les cultures comme un « Choc des civilisations » (à la Huntington) ?

- Le *Choc des civilisations* ? Non je n'ai pas eu envie de lire l'essai d'Huntington car ce choc il est de tous les temps, il est le fondement du monde. Et j'avais, je crois, très vite saisi, au moment de la décolonisation – ma génération –, qu'il ne peut y avoir que deux situations pour les humains : dominer ou être dominé. Ce n'est pas moral ? Evidemment, mais le monde est ainsi fait et il ne changera pas. La seule "moralité", pour rester dans le registre sémantique, c'est que ces phénomènes de domination ou de soumission nous échappent, sont plus forts que nous, dépendent peut-être d'une "volonté supérieure" contre laquelle nous ne pouvons rien. En ce moment, se déroule sous nos yeux le choc entre l'Islam redevenu conquérant, plus de trois siècles après le coup d'arrêt des Austro-Polonais face aux Turcs, devant Vienne, en 1683, et l'Occident. Un pays comme la France est en train de passer du statut de dominant à celui de soumis ; soumis aux Américains et à l'Islam ... Et je ne vois pas ce qui pourrait renverser ce processus sauf, Inchallah, une nouvelle Reconquista – mais celle des Luso-Espagnols a pris près de huit siècles.

- N'y a-t-il pas une contradiction à approuver, d'une part, les vertus des sociétés traditionnelles musulmanes et à craindre, d'autre part, le prosélytisme musulman ?

- Ce que j'apprécie dans les sociétés musulmanes, ce sont les choses que j'ai connues chez nous, jadis, et qui ont peu à peu disparu : la foi, l'esprit de famille, la fierté ethnique, le fait que les hommes y sont des hommes et les femmes des femmes ... alors que chez nous les femmes non seulement sont devenues des hommes mais en plus elles ont entrepris de féminiser les hommes ... Cette évolution me fait horreur et c'est pour ça que j'ai aimé lire Muray, Zemmour, Millet, Houellebecq, Maris, Villiers, Obertone, Debray, Onfray, etc. qui ont saisi cette monstrueuse évolution, quitte à faire pousser des cris d'orfraie aux bobos régnants ... A quelque chose l'islamisation sera bonne, elle nettoiera tout ça, au prix évidemment d'immenses souffrances ... Ce que je trouve insupportable chez les musulmans, c'est leur prétention à imposer partout leur religion sans jamais de réciprocité : certains Marocains et autres musulmans nous reprochent véhémentement, à chaque occasion, la seule conversion au catholicisme du Fassi Mohamed Ben Abdeljelil, à l'époque post-lyautéenne, mais trouvent normal que des milliers de Français de souche passent à l'islam (voire à l'islamisme ...) chaque année, et ils ne tolèrent aucune remarque à ce sujet...

(1) (1946-1992) Intellectuel égyptien musulman qui, sous Moubarak osa dire que les Coptes étaient discriminés ; il fut abattu le lendemain par un commando islamique.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

de Péroncel-Hugoz

Le Royaume arabe ou L'Algérie sous Napoléon III, Institut universitaire de Hautes Etudes internationales, Genève, 1975

Le Radeau de Mahomet, Lieu commun, Paris, 1983, rééd. Coll. Champs n°141, Flammarion, Paris, 1983 et 1999. Traduit aux Etats-Unis, Paragon House, New-York 1988 sous le titre *The Raft of Mohamed*

Assassinat d'un poète, Jean Sénac, Préface de Tahar Ben Jelloun, Jeanne Lafitte, Marseille, 1983

Ville du Sud, Balland, Paris, 1990, Réédition, coll. Petite bibliothèque voyageurs n°131, Payot, Paris, 1992, Nouvelle édition, coll. Petite bibliothèque voyageurs n°131, Editions Payot et Rivages, Paris, 2001

Le Fil rouge portugais : voyages à travers les continents, Bartillat, Paris, 2002, Réédition, coll. Petite bibliothèque voyageurs n°518, Editions Payot et Rivages, Paris, 2004

Traversées de la France : hexagone et outremer, Bartillat, Paris, 2004

Le Maroc par le petit bout de la lorgnette, Atelier Fol'Fer, coll. Xénophon, Anet, 2010, réédité sous le titre : *2000 ans d'histoires marocaines*, Casa-Express, Rabat-Paris, 2014

Quelques éditions ou rééditions

Maréchal Hubert Lyautey, de l'Académie française, *Lettres marocaines et autres écrits*, Collection BAB, Ed-dif, Casablanca, 2010

Alexandre Dumas Père, *Escale à Tanger 1846*, Collection Maroc, Afrique-Orient, Casablanca, 2011

Président Moncef Marzouki de Tunisie, *Arabes si vous parliez ...*, Collection Maroc, Afrique-Orient, Casablanca, 2011

Le Mercure de France et Charles Penz, *Une Ambassade marocaine à la cour de Louis XIV*, Collection Maroc, Afrique-Orient, Casablanca, 2013

François Bonjean, *L'Ame marocaine*, Collection Maroc, Afrique-Orient, Casablanca, 2015

Maurice Le Glay, *Le Maroc un quart d'heure avant le Protectorat, Chronique de 1911*, Collection Maroc, Afrique-Orient, Casablanca, 2015



Editions

- AGERON** Charles-Robert, Catherine Coquery-Vidrovitch, Gilbert Meynier et Jacques Thobie, *Histoire de la France coloniale 1914-1990*, U, Armand Colin, Paris, 2016
- ARKOUN** Mohamed, *Lectures du Coran*, Albin Michel, Paris, 2016
- BACZKO** Adam, Gilles Dorronso et Arthur Quesnay, *Syrie, anatomie d'une guerre civile*, CNRS Editions, 2016
- CHABBI** Jacqueline, *Les trois piliers de l'Islam, lecture anthropologique du Coran*, Paris, Seuil, 2016
- CONSTANT** Paule, *Des Chauves-souris, des singes et des hommes*, Paris, Gallimard, 2016
- CONSTANT** Paule, *C'est fort la France !*, Paris, Poche, 2016
- DARWICH** Mahmoud, *Présente absence*, Actes Sud, Sindbad, 2016
- FERRO** Marc, *La Colonisation expliquée à tous*, Seuil, Paris, 2016
- GUITTON** René, *Dictionnaire amoureux de l'Orient*, Paris, Plon, 2016
- HARCHI** Kaoutar, *Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne*, essai, Paris, Fayard, septembre 2016
- LAROUÏ** Fouad, *Ce vain combat que tu livres au monde*, Julliard, Paris, août 2016
- LENTZ** Thierry et collectif, *La Fin des empires*, Histoire, Perrin, 2016
- MARTINEZ-GROS** Gabriel, *Brève histoire des empires*, Histoire, Paris, Seuil, (2014-) 2016
- MBEMBE** Achille, *Politique de l'inimitié*, La Découverte, 2016
- MELANGES** François Pouillon, *L'Orientalisme après la querelle*, Karthala, Paris, 2016
- MEYER** Jean, Jean Tarrade, Annie Rey-Goldzeiguer et Jacques Thobie, *Histoire de la France coloniale des origines à 1914*, U, Armand Colin, Paris, 2016
- MIANO** Léonora, *L'Impératif transgressif, « Tête-à-tête »*, L'Arche, 2016
- OBIAMA** Chigozie, *Les Pêcheurs*, L'olivier, 2016
- ONFRAY** Michel, *Penser L'islam*, Grasset, Paris, 2016
- SLIMANI** Leïla, *Dans le jardin de l'ogre*, Gallimard, Paris, 2016
- SLIMANI** Leïla, *Chanson douce*, Folio, Paris, 2016
- TAIA** Abdellah, *Un pays pour mourir*, Seuil, Paris, 2015, Points, Paris, 2016
- THOUILLOT** Michel, *Marocs*, Paris, L'harmattan, 2016
- TORRES** Pierre et Laurent Borredon, *Jeunesse en révolution, itinéraires de la France à la Syrie*, La Découverte, 2016
- VALENSI** Lucette, *Juifs et musulmans en Algérie*, Taillandier, 2016
- ZAMIR** Ali, *Anguille sous roche*, Le Tripode, 2016
- ZOUARI** Fawzia, *Le Corps de ma mère*, Joëlle Losfeld, 2016
-
- ADONIS**, *Violence et Islam, Entretiens avec Houria Abdelouahed*, Paris, Seuil, 2015
- BONJEAN** François, *L'Ame marocaine, Afrique Orient*, Collection Maroc, Rééd. 2015
- BRAS** Jean-Philippe, *Faire l'histoire du droit colonial*, coll. Terres et gens d'islam, Karthala, 2015
- CADET** Nicolas et Dimitri Casali, *L'Empire colonial français*, 2015
- DAENINCKX** Didier, *L'Ecole des colonies*, 2015
- DORIGNY** Marcel et collectif, *Grand atlas des empires coloniaux*, Autrement, 2015
- ENARD** Mathias, *Boussole*, Arles, Actes Sud, 2015
- FILIU** Jean-Pierre, *Les Arabes, leur destin et le nôtre, Histoire d'une libération*, Paris, La Découverte, 2015
- ITEAS** Groupe de recherche international, *Le Livre gris du terrorisme*, Ed. Jean-Cyrille Godefroy, 2015
- KADDOUR** Hédi, *Les Prépondérants*, nrf, Gallimard, Paris, 2015
- LE GLAY** Maurice, *Au Maroc un quart d'heure avant le Protectorat ...*, Afrique Orient, Collection Maroc, Rééd. 2015
- MAFFESOLI** Michel et Hélène Strohl, *La France étroite*, Editions du moment, 2015
- SANSAL** Boualem, *2084 la fin du monde*, nrf, Gallimard, Paris, 2015
- SCHAUB** Nicolas, *Représenter l'Algérie, Images et conquête au XIX^e siècle*, CTHS/INHA, 2015
- VERMEREN** Pierre, *Le Choc des décolonisations*, Histoire, Odile Jacob, Paris, 2015

- ABOUDRAR** Bruno Nassim, *Comment le voile est devenu musulman*, Documents et essais, Paris, Flammarion, 2014
- ADONIS**, *Printemps arabes, religion et révolution*, Politique, SNELA, Editions de la différence, Paris, 2014
- AMSELLE** Jean-Loup, *Les Nouveaux rouges-bruns : le racisme qui vient*, Lignes, 2014
- ASWANY** Alla El, *Automobile club d'Égypte*, traduit de l'arabe par Gilles Gauthier, Arles, Actes Sud, 2014
- BADER** Ali, *Papa Sartre*, traduit de l'arabe par May A. Mahmoud, coll. Cadre vert, Seuil, Paris, 2014
- BERTRAND** Romain, *L'Histoire à parts égales : récits d'une rencontre Orient-Occident*, Poche, Histoire, Paris, Points, 2014
- BRIDET** Guillaume, *L'Évènement indien de la littérature française*, 2014
- BRIDET** Guillaume et Xavier Garnier, *Edward W. Saïd : Une conscience inquiète du monde*, Sociétés et représentations n°37, printemps 2014
- BUCI-GLUCKSMANN** Christine, *Les Voix de l'Orient, le livre du père*, Galilée, 2014
- CHABBI** Jacqueline, *Le Coran décrypté : Figures bibliques en Arabie*, LEXIO, 2014
- COLLECTIF**, *L'orientalisme, les orientalistes et l'Empire ottoman de la fin du XVIII^e à la fin du XX^e siècle*, actes du colloque international du 12 et 13 février 2010, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2014
- DEMOULE** Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-Européens ?*, Le mythe d'origine de l'Occident, La librairie du XXI^e siècle, Paris, Le Seuil, 2014
- DURAND** Jean-François et Jean-Marie Seillan (dir.), *Les Nouveaux mondes coloniaux*, Cahiers de la Sielec n° 10, Kama-Kailash, Pondicherry-Paris, 2014
- FALCO** Philippe Di, *L'Empereur du Sahara*, Editions Galaade, 2014
- FREMEAUX** Jacques, *La Question d'Orient*, Paris, Fayard, 2014
- FREMEAUX** Jacques, *De quoi fut fait l'empire : les guerres coloniales au XIX^e siècle*, Biblis, 2014
- HA** Marie-Paule, *French women and the Empire : The case of Indochina*, Oxford University press, 2014
- JENNINGS** Eric, *La France libre fut africaine*, Perrin / Ministère de la défense, 384 p., Paris, 2014
- KEPEL** Gilles, *Passion française*, Témoins, Gallimard, Paris, 2014
- KEPEL** Gilles, *Quatre-vingt-treize*, actuel, Folio, Paris, rééd. 2014
- KODMANI** Hala, *La Syrie promise*, Sindbad / Actes Sud, 2014
- LEYMARIE** Michel, *La preuve par deux, Jérôme et Jean Tharaud*, CNRS Editions, Paris, 2014
- PEYROULON** Jean-Pierre, *Atlas des décolonisations : une histoire inachevée*, 2014
- SAID** Edward, *Dans l'ombre de l'Occident*, traduit de l'anglais par Léa Gauthier, Paris, Petite Bibliothèque, Payot, 2014
- SCHWAB** Raymond (rééd.), *La Renaissance orientale*, Paris, Payot, rééd. 2014
- URBAIN** Jean-Didier, *Au soleil, naissance de la Méditerranée estivale*, Paris, Payot, 2014
- WEISS** Gillian, *Captifs et corsaires, L'identité française et l'esclavage en Méditerranée*, Traduit de l'anglais par Anne-Sylvie Homassel, Anarchasis, 2014
- AGIER** Michel, *La Condition cosmopolite, l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013
- COOPER** Frederick et Ann Laura Stoler, *Repenser le colonialisme*, Paris, Payot, 1997 et pour la traduction française, 2013
- KEPEL** Gilles, *Passion arabe, Journal 2011-2013*, Témoins, Gallimard, nrf, Paris, 2013
- MARTINEZ-GROS** Gabriel et Valensi Lucette, *L'Islam, l'islamisme et l'Occident, genèse d'un affrontement*, Histoire, Paris, Points, Editions du Seuil, 2004 et pour la nouvelle édition, 2013
- MAZO** Bernard, *Jean Sénac, poète et martyr*, Coll. Biographie, 495 p., Paris, Le Seuil, 2013
- SEVRY** Jean, *Quatre femmes écrivains dans l'aventure coloniale*, Les cahiers de la Sielec n°9, Paris-Pondicherry, Editions Kailash, 2013
- SINGARAVELOU** Pierre, *Les Empires coloniaux (XIX^e-XX^e siècle)*, Poche, Histoire, Paris, Points, 2013
- STORA** Benjamin et Jean-Baptiste Périé, *Camus brûlant*, collection Parti pris, éd. Stock, Paris, 2013
- THOMAS** Dominic, *Noirs d'encre*, Colonialisme, immigration et identité au coeur de la littérature afro-française, Paris, La Découverte, 2013

AUTREMENT MÊMES

Paris, L'Harmattan

TITRES RÉCENTS

AUDE Joseph, et autres auteurs, *Gens de couleur dans trois vaudevilles du XIX^e siècle*, présentation de Lise Schreier, ISBN 978-2-343-11238-1, 2017,

DELAIGNETTE Robert, *Mémoires d'un colonial*, présentation d'Anthony Mangeon, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-, 2017

ANTIER Benjamin et Alexis de Comberousse, *Le Marché de Saint-Pierre*, mélodrame en cinq actes, suivi de nombreux documents inédits, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-09918-7, 2016

AUTEURS VARIÉS, *Les colonies ont la parole*, une anthologie, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-09854-8 et 978-2-343-09855-5, 2016

AUTEURS VARIÉS, *Les tirailleurs sénégalais vus par les Blancs*, anthologie d'écrits de la première moitié du XX^e siècle, choix et présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-09575-2, 2016

BARTHE François, *Oxiane ou La Révolution de Saint-Domingue*, présentation de Marshall C. Olds et Sarah V. Mécheneau, ISBN 978-2-343-09588-2, 2016

BERTRAND Louis, *Le Sang des races*, présentation de Peter Dunwoodie, ISBN 978-2-343-08776-4, 2016

CARIO Louis et Charles Régismanset, *L'Exotisme : la littérature coloniale*, présentation de Patrick Crowley, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-08510-4, 2016

ESME Jean d', *L'Homme des sables*, présentation de Justin Izzo, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-08917-1, 2016

MARCELIN Frédéric, *Marilise : roman haïtien*, présentation de Michèle U-Kenfack, ISBN 978-2-343-09901-9, 2016

BARATIER Colonel Albert, *A travers l'Afrique*, présentation d'Antoine Champeaux, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-05652-4, 2015

BARATIER Colonel Albert, *Epopées africaines*, présentation d'Antoine Champeaux, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-05651-7, 2015

CARNOT Hippolyte, *Gunima : nouvelle africaine du XVIII^e siècle*, présentation de Sarah Davies Cordova et Antoinette Sol, ISBN 978-2-343-07089-6, 2015

DUGOUJON L'abbé Casimir, *Lettres sur l'esclavage et l'abolition dans les colonies françaises, 1840-1850*, présentation de Nelly Schmidt, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-07468-9, 2015

NOLLY Emile, *Le Conquérant : journal d'un indésirable Au Maroc*, présentation de Guy Riégert, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-07466-5, 2015

PAUL-MARGUERITTE Lucie, *En Algérie*, présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-06556-4, 2015

PAUL-MARGUERITTE Lucie, *Tunisiennes*, présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-07843-4, 2015

SAINT-GEORGES Henry de et Hippolyte Monpou, *Le Planteur*, opéra-comique en 2 actes, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-07120-4, 2015

BOULLE Pierre H. et Sue PEABODY, *Le Droit des Noirs en France au temps de l'esclavage : textes choisis et commentés*, ISBN 978-2-343-04823-9, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Contes d'AEF, 1880-1910*, ouvrage inédit accompagné de documents inédits, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-0246-6, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Mambu et son amour*, avec de nombreux documents inédits, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02463-9, 2014

- CHARBONNEAU** Louis, *Fièvres d'Afrique* suivi de récits inédits : *La Duchesse : La Recluse et Minne Water : lac d'amour (extraits)*, présentation de Roger Little, avec la collaboration de Claude Achard, ISBN 978-2-343-02851-4, 2014
- CHARBONNEAU** Louis, *Marikiri au paradis des bêtes*, ouvrage inédit accompagné de documents inédits, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02851-4, 2014
- CHARBONNEAU** Louis, *Jean Rouquier : la voix du sang*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02850-7, 2014
- CHARBONNEAU** Louis, *Azizé : amours tropicales I*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02771-5, 2014
- CHARBONNEAU** Louis, *L'Orchidée noire : amours tropicales II*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02772-2, 2014
- DENNERY** Adolphe, *Le Tremblement de terre de la Martinique*, Présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-03708-0, 2014
- LAVALLEE** Joseph, *Le Nègre comme il y a peu de blancs*, Présentation de Carminella Biondi avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-03184-2, 2014
- LEBEL** Roland, *L'Afrique occidentale dans la littérature française (depuis 1870)*, présentation de Pierre-Philippe Fraiture, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-03177-4, 2014
- MALLERET** Louis, *L'Exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, présentation d'Henri Copin et Françoise Doré, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-04404-0, 2014
- MANET** Jenny, *Maïotte : roman martiniquais inédit*, Présentation de Jacqueline Couti, ISBN 978-2-343-03194-1, 2014
- REYBAUD** Fanny, *Quatre romans antillais*, présentation de Lesley S. Curtis, ISBN 978-2-343-02624-4, 2014
- RENEL** Charles, *Le Décivilisé*, présentation de Claire Riffard, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-04403-3, 2014
- SEJOUR** Victor, *Le Mulâtre* suivi de *La tireuse de cartes*, Présentation de Lydie Moudileno, ISBN 978-2-343-03636-6, 2014
- CANU** Adrien Henri, *La pétaudière coloniale*, présentation de Boris Lesueur, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-00210-1, 2013
- DIGU'EN** Abou, *Mon Voyage au Soudan tchadien*, présentation de Nimrod, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-01465-4, 2013
- ESCHOLIER** Raymond, *Avec les tirailleurs sénégalais 1917-1919 : Lettres inédites du front d'Orient*, 2 tomes, texte annoté par André Minet, 2013
- ESCHOLIER** Raymond, *Mahmadou Fofana*, présentation de Roger Little, 2013
- GUILLOT** René, *Le Blanc qui s'était fait nègre*, présentation de Maria Chiara Gnocchi, avec la collaboration de Roger Little, 2013
- MILLE** Pierre, *L'Illustre Partonneau*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-336-00255-2, 2013
- SEGUIN** Alfred, *Le Robinson noir*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-00156-2, 2013
- BONNETAIN** Paul, *En Guyane : Le Nommé Perreux suivi de Contes et nouvelles antillo-guyanais*, présentation de Frédéric Da Silva, 2012
- DELAFOSSÉ** Maurice, *Broussard ou Les Etats d'âme d'un colonial, suivis de ses propos et opinions*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-99410-2, 2012
- DELAVIGNETTE** Robert (sous le pseudonyme de Louis Faivre), *Toum : une « petite alliée » d'Ouagadougou*, présentation d'Henri Copin, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-96643-7, 2012
- EYMA** Xavier, *Les Peaux noires : scènes de la vie d'esclaves*, présentation de Marie-Christine Rochmann, ISBN 978-2-296-97007-6, 2012
- GOURAUD** Julie, *Les deux enfants de Saint-Domingue* suivi de Michel Möring, *L'Esclave de Saint-Domingue*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-336-00205-7, 2012

Agenda

Colloques - Rencontres - Appels à communication

Pour de plus amples informations, se reporter au site : <http://www.fabula.org/>

23-24 novembre 2017, Grenoble (Alpes) Université, ILCEA4, Colloque international, *Colonial and postcolonial english speaking world*, propositions jusqu'au 6 janvier 2017

Octobre-novembre 2017, Fès (Maroc) Université Société Internationale d'Etude des Littératures de l'Ere Coloniale / Alliance Française / Collection Autrement Mêmes, *La Représentation de la culture populaire dans la littérature de l'ère coloniale et francophone (Maghreb, Afrique)*, Dates et propositions précisées ultérieurement

14-15 septembre 2017, Nantes (France) Université, *Les Européens et la neutralité à l'épreuve de la mondialisation 1700-1945*, Propositions jusqu'au 30 septembre 2016

5-8 juillet 2017, Bordeaux-Montaigne (France) Université, *Border crossings : translation, migration and gender in the Americas, the transatlantic & the Transpacific*, Propositions jusqu'au 31 août 2016

15-17 juin 2017, Aix-en-Provence (France) Archives Nationales d'Outre-Mer, Congrès annuel de la Société d'Histoire Coloniale Française, *Acteurs illustres et méconnus de la colonisation française*, Propositions jusqu'au 1er novembre 2016

14-16 juin 2017, Paris (France) Cité internationale universitaire, Congrès de l'Association Française d'Etudes canadiennes, le Canada et ses définitions de 1861 à 2017 : valeurs, pratiques et représentations, propositions jusqu'au 1er juillet 2016

12-14 juin 2017, Aix-en-Provence Université, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, IMAF-IREMAM, Colloque international, *Appropriations d'espaces en contexte colonial et impérial*, Propositions jusqu'au 30 septembre 2016

17-19 mai 2017, Lomé (Togo) - Tours Université, *Les continuités d'empire ? De la colonisation allemande à la colonisation française et britannique en Afrique et au Togo (1914-1922)*, Propositions jusqu'au 30 juin 2016

12-14 avril 2017, Paris Sorbonne, LIMAG, colloque international, *Du colonial et du postcolonial en littératures francophones*

9-10 avril 2017, Tizi-Ouzou (Algérie), Université Mouloud Mammeri, *Colloque interdisciplinaire sur autrui*, propositions jusqu'au 31 décembre 2016

6-8 avril 2017, Wrocław Université, Institut d'études polonaises et Institut d'études romanes, *guide et la critique postcoloniale*

6-8 avril 2017, Bloomington, Indiana, Lehman College, Society for francophonie postcolonial studies, colloquium *Les sens et les sens*

3-5 avril 2017, Angers Musée des Beaux-Arts, *Représentations et objets et sujets postcoloniaux*

29-30-31 mars 2017, Toulouse (France) Institut catholique / Dickinson college en France, *Francophonies, Frontières et littératures postcoloniales du XIX^e siècle*, Propositions jusqu'au 15 octobre 2016

29-30-31 mars 2017, Aix-Marseille, Ecole pratique des hautes études, IMAF, *Urban-rural mobility in the margins of the post-colonial state*

23-24 mars 2017, Paris (France) Université Sorbonne Nouvelle, Société des Etudes Camusiennes, *Figures et figurations des terroristes : enjeux postcoloniaux*, Propositions jusqu'au 30 juin 2016

17-18 mars 2017, Caen (Normandie) Université, Congrès annuel de la SOFEIR, *Mémoires de l'esclavage et de la colonisation*

17-19 février 2017, Fès (Maroc) Centre Idriss, *Identités, communautarismes et vivre ensemble*

20-21 janvier 2017, Paris (France) Université de la Sorbonne, Maison de la recherche, Colloque international de la SEA XVII-XVIII, *L'empire dans le monde anglophone*, Propositions jusqu'au 30 avril 2016